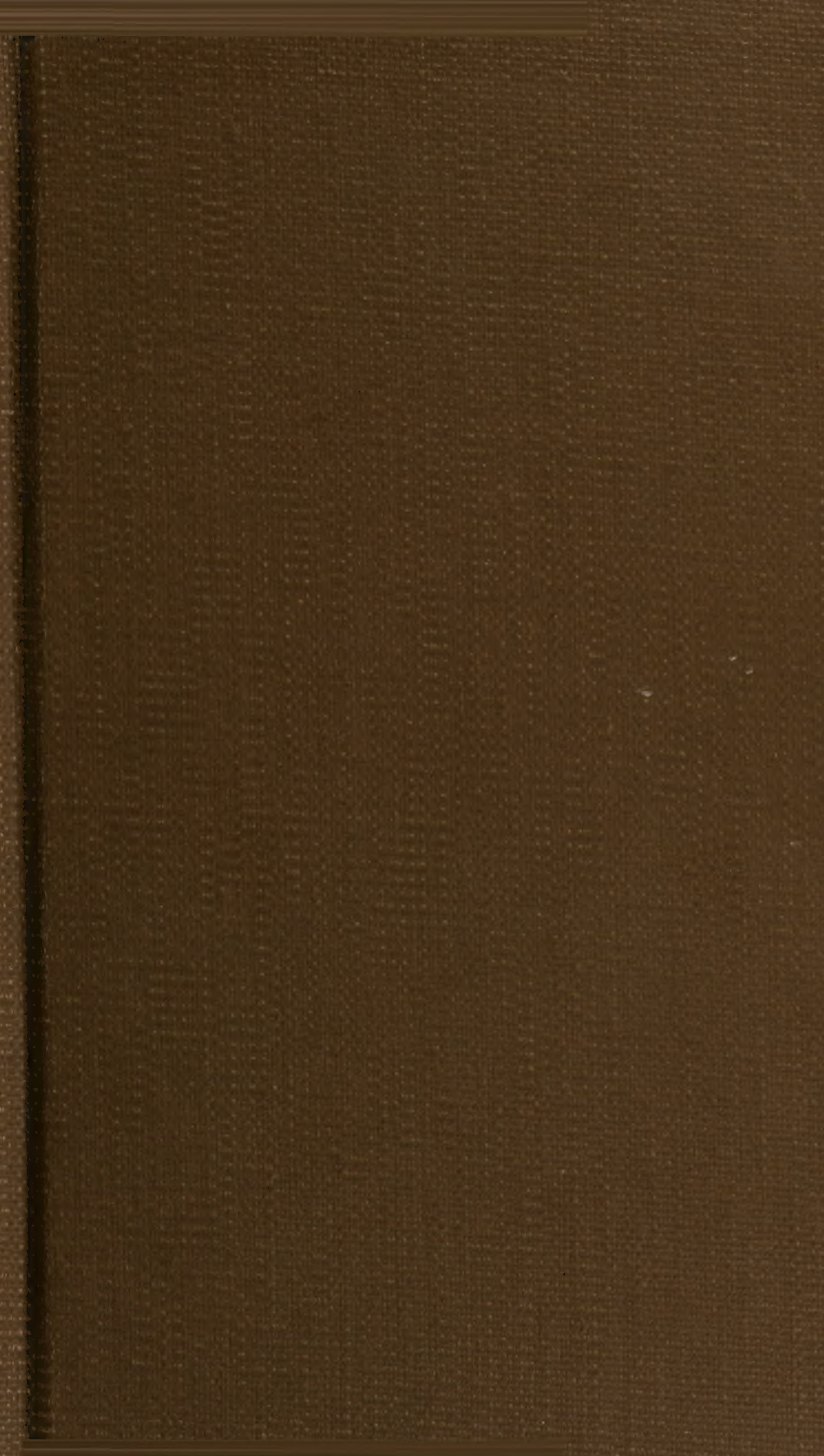


VOYAGES ET AVENTURES D'UNE PRINCESSE BABYLONIENNE,

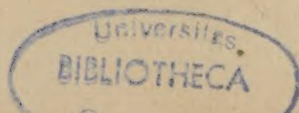
Pour ſervir de ſuite à ceux de Scarmentado.

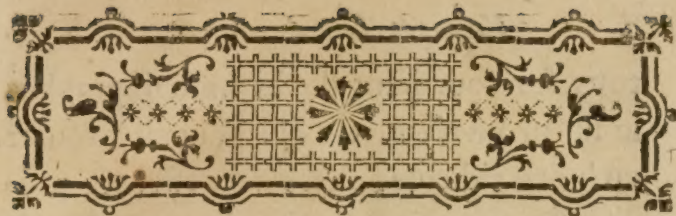
Par un vieux Philoſophe, qui ne radote pas toujours.



A GENEVE.

1768.





VOYAGES ET AVENTURES D'UNE PRINCESSE BABYLONIENNE,

CHAPITRE PREMIER.

Description du Palais du Roi de Babylone, pere de la belle Babylonienne. Portrait de cette incomparable beauté. Oracle qui ordonne son mariage & à quelles conditions. Trois Rois se présentent pour l'obtenir. Arrivée d'un quatrieme prétendant.

LE vieux Belus, Roi de Babylone, se croyait le premier homme de la terre; car

tous ſes courtiſans & ſes hiſtoriographes le lui prouvaient. Ce qui pouvait excuſer en lui ce ridicule, c'eſt qu'en effet ſes prédéceſſeurs avaient bâti Babylone plus de trente mille ans avant lui, & qu'il l'avait embellie. On ſait que ſon Palais & ſon parc, ſitués à quelques paraſanges (*a*) de Babylonne, s'étendaient entre l'Euphrate & le Tigre qui baignaient ces rivages enchantés. Sa vaſte maiſon de trois mille pas de façade s'élevait juſqu'aux nues. La plate-forme était entourée de baluſtrades de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portaient les ſtatues colloſſales de tous les Rois & de tous les grands hommes de l'Empire. Cette plate-forme compoſée de deux rangs de briques, couvertes d'une épaiſſe ſurface de plomb d'une extrêmité à l'autre, était chargée de douze pieds de terre : & ſur cette terre on avait élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de palmiers, de girofliers, de cocotiers, de canneliers qui formoient

(*a*) Le paraſange eſt une meſure itinéraire de Perſe qui équivaut à trois lieues de France.

des allées impénétrables aux rayons du ſoleil.

Les eaux de l'Euphrate élevées par deux pompes, dans cent colonnes creuſées, venaient dans ces jardins remplir de vaſtes baſſins de marbre, & retombant enſuite par d'autres canaux, allaient former dans le parc des caſcades de ſix mille pieds de longueur, & cent mille jets d'eau dont la hauteur pouvoit à peine être apperçue; elles retournaient enſuite dans l'Euphrate dont elles étaient parties. Les Jardins de Semiramis qui étonnerent l'Aſie pluſieurs ſiecles après, n'étaient qu'une foible imitation de ces antiques merveilles; car du tems de Semiramis tout commençait à dégenerer chez les hommes & chez les femmes.

Mais ce qu'il y avoit de plus admirable à Babylone, & qui éclipſait tout le reſte, était la fille unique du Roi, nommée *Formoſante.* Ce fut d'après ſes portraits & ſes ſtatues que dans la ſuite des ſiécles Praxitèle ſculpta ſon Aphrodite & celle que le fameux Medicis acquit à tant de frais pour orner ſon Palais. Mais quelle différence, ô

ciel ! des copies que l'Europe a vues à l'original que poſſédoit Belus ! Auſſi ce Monarque était-il plus fier de ſa fille que de ſon royaume. Elle avait dix-huit ans ; il lui fallait un époux digne d'elle : mais où le trouver ?

Un ancien Oracle avait ordonné que Formoſante ne pourrait appartenir qu'à celui qui tendrait l'arc de Nembrod. Ce Nembrod (le fort chaſſeur devant le Seigneur) avait laiſſé un arc de ſept pieds babyloniques de haut d'un bois d'ébene plus dur que le fer du Mont-Caucaſe qu'on travaille dans les forges de Derbent ; & nul mortel, depuis Nembrod, n'avait pu bander cet arc merveilleux.

Il était dit encore que le bras qui aurait tendu cet arc, tuerait le lion le plus terrible & le plus dangereux qui ſerait lâché dans le cirque de Babylone. Ce n'était pas tout ; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion, devait terraſſer tous ſes rivaux ; mais il devait ſur-tout avoir beaucoup d'eſprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, & poſſéder la choſe la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il se présenta trois Rois qui oserent disputer Formosante. Le Pharaon d'Egypte, le Shac des Indes, & le grand Kan des Scythes. Belus assigna le jour & le lieu du combat à l'extrêmité de son parc, dans le vaste espace bordé par les eaux de l'Euphrate & du Tigre réunies. On dressa au tour de la lice un amphithéatre de marbre qui pouvait contenir cinq cens mille spectateurs. Vis à-vis l'amphithéatre étoit le trône du Roi qui devait paraitre avec Formosante accompagnée de toute la Cour; & à droite & à gauche, entre le trône & l'amphithéatre, étaient d'autres trônes & d'autres siéges pour les trois Rois & pour tous les autres Souverains qui seraient curieux de venir voir cette auguste cérémonie.

Le Roi d'Egypte arriva le premier, monté sur le bœuf Apis, tenant en main le sistre d'Ysis. Il était suivi de deux mille Prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille Eunuques, de deux mille Magiciens & de deux mille guerriers.

Le Roi des Indes arriva bientôt après

dans un char traîné par douze éléphans. Il avait une ſuite encore plus brillante que le Pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut était le Roi des Scythes. Il n'avait auprès de lui que des guerriers choiſis, armés d'arcs & de fleches. Sa monture était un tigre ſuperbe qu'il avait dompté, & qui était auſſi haut que les plus beaux chevaux de Perſe. La taille de ce Monarque, impoſante & majeſtueuſe effaçait celle de ſes rivaux ; ſes bras nuds, auſſi nerveux que blancs, ſemblaient déja tendre l'arc de Nembrod.

Les trois Princes ſe proſternerent d'abord devant Belus & Formoſante. Le Roi d'Egypte offrit à la Princeſſe les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zèbres, deux rats d'Egypte & deux momies, avec les livres du grand Hermès qu'il croyait être ce qu'il y avait de plus rare ſur la terre.

Le Roi des Indes lui offrit cent éléphans qui portaient chacun une tour de bois doré, & mit à ſes pieds le Veidam écrit de la main de Bramah lui-même.

Le Roi des Scythes qui ne ſavait ni lire

ni écrire, préſenta cent chevaux de bataille couverts de houſſes de peaux de renards noirs.

La Princeſſe baiſſa les yeux devant ſes amants, & s'inclina avec des graces auſſi modeſtes que nobles.

Belus fit conduire ces Monarques ſur les trônes qui leur étaient préparés. Que n'aije trois filles, leur dit-il, je rendrais aujourd'hui ſix perſonnes heureuſes. Enſuite il fit tirer au ſort à qui eſſayerait le premier l'arc de Nembrod. On mit dans un caſque d'or les noms des trois prétendans. Celui du Roi d'Egypte ſortit le premier; enſuite parut le nom du Roi des Indes. Le Roi Scythe en regardant l'arc & ſes rivaux, ne ſe plaignit point d'être le troiſieme.

Tandis qu'on préparait ces brillantes épreuves, vingt mille Pages & vingt mille jeunes filles diſtribuaient ſans confuſion, des rafraîchiſſemens aux ſpectateurs entre les rangs des ſiéges. Tout le monde avouait que les Dieux n'avaient établi les Rois que pour donner ſouvent des fêtes, pourvu qu'elles fuſſent diverſifiées; que la vie eſt

trop courte pour en uſer autrement ; que les procès, les intrigues, la guerre, les diſputes qui conſument la vie humaine, ſont des choſes abſurdes & horribles ; que l'homme n'eſt né que pour la joie, qu'il n'aimerait pas les plaiſirs paſſionnément & continuellement, s'ils n'étaient pas formés pour lui ; que l'eſſence de la nature humaine eſt de ſe rejouir, & que tout le reſte eſt folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie que par les faits.

Comme on allait commencer ces eſſais qui devaient décider de la deſtinée de Formoſante, un jeune inconnu, monté ſur une licorne, accompagné de ſon valet, monté de même, & portant ſur le poing un gros oiſeau, ſe préſenta à la barriere. Les gardes furent ſurpris de voir en cet équipage une figure qui avait l'air de la divinité. C'etait, comme on a dit depuis, le viſage d'Adonis ſur le corps d'Hercule ; c'était la majeſté avec les graces. Ses ſourcils noirs & ſes longs cheveux blonds, mêlange de beauté inconnue à Babylone, charmerent l'aſſemblée : tout l'amphithéatre ſe leva pour le mieux regarder : toutes

les femmes de la Cour fixerent sur lui des regards étonnés.

Formosante elle-même qui baissait toujours les yeux, les releva & rougit : les trois Rois pâlirent : tous les spectateurs, en comparant Formosante avec l'inconnu, s'écriaient : Il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui soit aussi beau que la Princesse.

Des huissiers saisis d'étonnement lui demanderent s'il était Roi. L'étranger répondit qu'il n'avoit pas cet honneur, mais qu'il était venu de fort loin par curiosité pour voir s'il y avait des Rois qui fussent dignes de Formosante. On l'introduisit dans le premier rang de l'amphithéatre, lui, son valet, ses deux licornes & son oiseau. Il salua profondement Belus, sa fille, les trois Rois & toute l'assemblée. Puis il prit place en rougissant. Ses deux licornes se coucherent à ses pieds, son oiseau se percha sur son épaule, & son valet qui portait un petit sac, se mit à côté de lui.

CHAPITRE II.

Tous les concurrens tentent d'accomplir l'Oracle ; un ſeul réuſſit, & ne ceſſe pas d'être modeſte. Oiſeau merveilleux qu'il députe à Formoſante avec un ſuperbe préſent. Quel était ce vainqueur. Son départ ; ce qui l'occaſionne.

LES épreuves commencerent. On tira de ſon étui d'or l'arc de Nembrod. Le grand maître des cérémonies, ſuivi de cinquante Pages & précédé de vingt Trompettes, le préſenta au Roi d'Egypte qui le fit bénir par ſes Prêtres ; & l'ayant poſé ſur la tête du bœuf Apis, il ne douta pas de remporter cette premiere victoire. Il deſcend au milieu de l'arene ; il eſſaie, il épuiſe ſes forces, il fait des contorſions qui excitent le rire de l'amphithéatre, & qui font même ſourire Formoſante.

Son grand Aumonier s'approcha de lui ;

que votre majeſté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur qui n'eſt que celui des muſcles & des nerfs : vous triompherez dans tout le reſte ; vous vaincrez le lion, puiſque vous avez le ſabre d'Oſiris. La Princeſſe de Babylone doit appartenir au Prince qui a le plus d'eſprit, & vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouſer le plus vertueux, vous l'êtes, puiſque vous avez été élevé par les Prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, & vous avez donné les plus beaux crocodiles & les deux plus beaux rats qui ſoient dans le Delta. Vous poſſédez le bœuf Apis & les livres d'Hermès, qui ſont la choſe la plus rare de l'univers. Perſonne ne peut vous diſputer Formoſante. Vous avez raiſon, dit le Roi d'Egypte, & il ſe remit ſur ſon trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du Roi des Indes. Il en eut des ampoules pour quinze jours : & ſe conſola en préſumant que le Roi des Scythes ne ſeroit pas plus heureux que lui.

Le Scythe mania l'arc à ſon tour. Il joignait l'adreſſe à la force ; l'arc parut prendre quelque élaſticité entre ſes mains ; il

le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéatre à qui la bonne mine de ce Prince inſpirait des inclinations favorables, gémit de ſon peu de ſuccès, & jugea que la belle Princeſſe ne ſerait jamais mariée.

Alors le jeune inconnu deſcendit d'un ſaut dans l'arêne, & s'adreſſant au Roi des Scythes : Que votre majeſté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas entierement réuſſi. Ces arcs d'ébene ſe font dans mon païs ; il n'y a qu'un certain tour à donner. Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier, que je n'en peux avoir à le tendre. Auſſitot il prit une fleche, l'ajuſta ſur la corde, tendit l'arc de Nembrod, & fit voler la flêche bien au de-là des barrieres.

Un milion de mains applaudit à ce prodige. Babylone retentit d'acclamations ; & toutes les femmes diſaient : Quel bonheur qu'un ſi beau garçon ait tant de force ! Il tira enſuite de ſa poche une petite lame d'ivoire, écrivit ſur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'ivoire à l'arc ; & préſenta le tout à la Princeſſe

avec une grace qui raviſſait tous les aſſiſtans. Puis il alla modeſtement ſe remettre à ſa place entre ſon oiſeau & ſon valet. Babylone entiere était dans la ſurpriſe. Les trois Rois étaient confondus, & l'inconnu ne paroiſſait pas s'en appercevoir.

Formoſante fut encore plus étonnée en liſant ſur la tablette d'ivoire, attachée à l'arc, ces petits vers en beau langage Caldéen.

L'arc de Nembrod eſt celui de la guerre ;
L'arc de l'amour eſt celui du bonheur ;
Vous le portez. Par vous ce Dieu vainqueur
Eſt devenu le maître de la terre.
Trois Rois puiſſans, trois rivaux aujourd'hui
Oſent prétendre à l'honneur de vous plaire.
Je ne ſais pas qui votre cœur préfere ;
Mais l'univers ſera jaloux de lui.

Ce petit Madrigal ne fâcha point la Princeſſe. Il fut critiqué par quelques Seigneurs de la vieille Cour, qui dirent qu'autrefois, dans le bon tems, on aurait comparé Belus au ſoleil, & Formoſante à la lune ; ſon cou à une tour d'ivoire, & ſa gorge à un boiſſeau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avait point d'imagination,

& qu'il s'écartait des regles de la véritable poëſie ; mais toutes les Dames trouverent les vers fort galans. Elles s'émerveillerent qu'un homme qui bandait ſi bien un arc eût tant d'eſprit.

La Dame d'honneur de la Princeſſe lui dit : Madame, voilà bien des talens en pure perte. De quoi ſervira à ce jeune homme ſon eſprit & l'arc de Belus ? A le faire admirer, répondit Formoſante.

Ah ! dit la Dame d'honneur entre ſes dents ; encore un Madrigal, & il pourrait bien être aimé.

Cependant Belus ayant conſulté ſes Mages, déclara qu'aucun des trois Rois n'ayant pu bander l'arc de Nembrod, il n'en fallait pas moins marier ſa fille, & qu'elle appartiendrait à celui qui viendrait à bout d'abattre le grand lion qu'on nourriſſait exprès dans ſa menagerie.

Le Roi d'Egypte, qui avait été élevé dans toute la ſageſſe de ſon païs, trouva qu'il était fort ridicule d'expoſer un Roi aux bêtes pour le marier. Il avouait que la poſſeſſion de Formoſante était d'un grand prix ; mais il prétendait que ſi le

lion l'étranglait, il ne pourrait jamais épouser cette belle Babylonienne.

Le Roi des Indes entra dans les sentimens de l'Egyptien ; tous deux conclurent que le Roi de Babylone se moquait d'eux ; qu'il fallait faire venir des armées pour l'en punir ; qu'ils avaient assez de sujets qui se tiendraient fort honorés de mourir au service de leurs maîtres, sans qu'il en coutât un cheveu à leurs têtes sacrées ; qu'ils détrôneraient aisément le Roi de Babylone, & qu'ensuite ils tireraient au sort la belle Formosante.

Cet accord étant fait, les deux Rois dépêcherent chacun dans leur païs un ordre exprès d'assembler une armée de trois cent mille hommes pour enlever Formosante.

Cependant le Roi des Scythes descendit seul dans l'arene, le cimeterre à la main. Il n'était pas éperduement amoureux des charmes de Formosante ; la gloire avait été jusques-là sa seule passion ; elle l'avait conduit à Babylone. Il voulait faire voir que si les Rois des Indes & de l'Egypte étaient assez prudens pour ne se pas com-

promettre avec des lions, il était assez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, & qu'il repararerait l'honneur du diadême. Sa rare valeur ne lui permit pas seulement de se servir du secours de son tigre. Il s'avance seul légerement armé, couvert d'un casque d'acier, garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui ait jamais été nourri dans les montagnes de l'Antiliban. Ses terribles griffes semblaient prêtes à déchirer les trois Rois à la fois, & sa vaste gueule capable de les dévorer. Ses affreux mugissemens faisaient retentir l'amphithéatre. Les deux fiers champions se précipitent l'un contre l'autre, d'une course rapide. Le courageux Scythe enfonce son épée dans le gosier du lion; mais la pointe rencontrant une de ces épaisses dents que rien ne peut percer, se brise en éclats; & le monstre des forêts, furieux de sa blessure, imprimait déja ses ongles sanglans dans le flanc du Monarque.

Le jeune inconnu, touché du péril d'un

ſi brave Prince, ſe jette dans l'arene plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carouſels de jeunes Chevaliers adroits enlever des têtes de Maures ou des bagues.

Puis tirant une petite boëte, il la préſente au Roi Scythe, en lui diſant : Votre majeſté trouvera dans cette petite boëte le véritable dictame qui croît dans mon païs. Vos glorieuſes bleſſures ſeront guéries en un moment. Le haſard ſeul vous a empêché de triompher du lion; votre valeur n'en eſt pas moins admirable.

Le Roi Scythe, plus ſenſible à la reconnoiſſance qu'à la jalouſie, remercia ſon libérateur; & après l'avoir tendrement embraſſé, rentra dans ſon quartier pour appliquer le dictame ſur ſes bleſſures.

L'inconnu donna la tête du lion à ſon valet; celui-ci, après l'avoir lavée à la grande fontaine qui était au deſſous de l'amphithéatre, & en avoir fait écouler tout le ſang, tira un fer de ſon petit ſac, arracha les quarante dents du lion, &

mit à leur place quarante diamans d'une égale grosseur.

Son maître, avec sa modestie ordinaire, se remit à sa place ; il donna la tête du lion à son oiseau : Bel oiseau, dit-il, allez porter aux pieds de Formosante ce faible hommage.

L'oiseau part, tenant dans une de ses serres le terrible trophée ; il le présente à la Princesse en baissant humblement le cou, & en s'applatissant devant elle. Les quarante brillants éblouïrent tous les yeux. On ne connaissait pas encore cette magnificence dans la superbe Babylone : l'émeraude, la topase, le saphire & le pirope étaient regardés encore comme les plus précieux ornemens. Belus & toute la Cour étaient saisis d'admiration. L'oiseau qui offrit ce présent les surprit encore davantage : il était de la taille d'un aigle ; mais ses yeux étaient aussi doux & aussi tendres que ceux de l'aigle sont fiers & ménaçans. Son bec était couleur de rose, & semblait tenir quelque chose de la belle Formosante. Son cou rassemblait toutes les couleurs de l'Iris, mais plus

vives & plus brillantes. L'or, en mille nuances, éclatait ſur ſon plumage ; ſes pieds paraiſſaient un mêlange d'argent & de pourpre, & la queue des beaux oiſeaux qu'on attela depuis au char de Junon, n'approchait pas de la ſienne.

L'attention, la curioſité, l'étonnement, l'extaſe de toute la Cour, ſe partagaient entre les quarante diamans & l'oiſeau. Il s'était perché ſur la baluſtrade entre Belus & ſa fille Formoſante ; elle le flattait, le careſſait, le baiſait. Il ſemblait recevoir ſes careſſes avec un plaiſir mêlé de reſpect. Quand la Princeſſe lui donnait des baiſers, il les rendait, & la regardait enſuite avec des yeux attendris. Il recevait d'elle des biſcuits & des piſtaches qu'il prenait de ſa patte purpurine & argentée, & qu'il portait à ſon bec avec des graces inexprimables.

Belus, qui avait conſidéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ſes Provinces pouvait à peine payer un préſent ſi riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étaient deſtinés aux

trois Monarques. Ce jeune homme, disait-il, eſt ſans doute le fils du Roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique qui eſt, dit-on, voiſine du royaume d'Egypte.

Il envoya ſur le champ ſon grand Ecuyer complimenter l'inconnu, & lui demander s'il était ſouverain, ou fils du Souverain d'un de ces Empires, & pourquoi poſſédant de ſi étonnans tréſors, il était venu avec un valet & un petit ſac?

Tandiſque le grand Ecuyer avançait vers l'amphithéatre pour s'acquiter de ſa commiſſion, arriva un autre valet ſur une licorne. Ce valet adreſſant la parole au jeune homme, lui dit : Ormar, votre pere touche à l'extrêmité de ſa vie, & je ſuis venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, verſa des larmes, & ne répondit que par ces mots : Partons.

Le grand Ecuyer, après avoir fait les complimens de Belus au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamans, au maître du bel oiſeau, demanda au valet de quel royaume était Souverain le pere

de ce jeune héros ? Le valet répondit : Son pere est un vieux berger qui est fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien l'inconnu était déja monté sur la licorne. Il dit au grand Ecuyer : Seigneur, daignez me mettre aux pieds de Belus & de sa fille. J'ose la supplier d'avoir grand soin de l'oiseau que je lui laisse ; il est unique comme elle.

En achevant ces mots il partit comme un éclair ; les deux valets le suivirent, & on les perdit de vue.

Formosante ne put s'empêcher de jetter un grand cri. L'oiseau se retournant vers l'amphithéatre où son maître avait été assis, parut très affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixement la Princesse, & frottant doucement sa belle main de son bec, il sembla se vouer à son service.

Belus plus étonné que jamais, apprenant que ce jeune homme si extraordinaire était le fils d'un berger, ne put le croire. Il fit courir après lui ; mais bientôt on lui rapporta que les licornes sur lesquelles ces trois hommes couraient, ne pouvaient être atteintes, & qu'au

galop dont elles allaient, elles devaient faire cent lieues par jour.

CHAPITRE III.

Beaux raisonnemens de la Cour de Babylone & de la Princesse Aldée sur le départ du Vainqueur, & sur sa condition. L'Oracle est consulté de nouveau sur le mariage de Formosante; réponse ambiguë qu'il fait.

TOUT le monde raisonnait sur cette aventure étrange, & s'épuisait en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans? pourquoi est-il monté sur une licorne? On s'y perdait, & Formosante en caressant son oiseau, était plongée dans une revêrie profonde.

La Princesse Aldée (sa cousine issue de germaine, très-bien faite, & presque aussi belle que Formosante) lui dit: Ma cousine, je ne sais pas si ce jeune homme de-

mi-Dieu eſt le fils d'un berger; mais il me ſemble qu'il a rempli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de Nembrod, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a fait pour vous un aſſez joli impromptu. Après les quarante énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne ſoit le plus généreux des hommes. Il poſſédait dans ſon oiſeau ce qu'il y a de plus rare ſur la terre. Sa vertu n'a point d'égale, puiſque pouvant demeurer auprès de vous, il eſt parti ſans délibérer, dès qu'il a ſu que ſon pere était malade. l'oracle eſt accompli dans tous ſes points, excepté dans celui qui exige qu'il terraſſe ſes rivaux; mais il a fait plus, il a ſauvé la vie du ſeul concurrent qu'il pouvait craindre; & quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aiſément.

Tout ce que vous dites eſt bien vrai, répondit Formoſante. Mais eſt-il poſſible que le plus grand des hommes & peut-être même le plus aimable, ſoit le fils d'un berger!

La Dame d'honneur ſe mêlant de la converſation, dit que très-ſouvent ce mot de berger était appliqué aux Rois ; qu'on les appellait bergers, parce qu'ils tondaient leurs troupeaux ; que c'était ſans doute une mauvaiſe plaiſanterie de ſon valet ; que ce jeune héros n'était venu ſi mal accompagné, que pour faire voir que ſon ſeul mérite était au deſſus du faſte des Rois, & pour ne devoir Formoſante qu'à lui-même. La Princeſſe ne répondit qu'en donnant à ſon oiſeau mille tendres baiſers.

On préparait cependant un grand feſtin pour les trois Rois & pour tous les Princes qui étaient venus à la fête. La fille & la niece du Roi devaient en faire les honneurs. On portait chez les Rois des préſens, dignes de la magnificence de Babylone. Belus en attendant qu'on ſervît, aſſembla ſon Conſeil ſur le mariage de la belle Formoſante, & voici comme il parla en grand politique.

Je ſuis vieux, je ne ſais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui la méritait, n'eſt qu'un vil berger. Le Roi des Indes & celui d'Egypte ſont des pol-

trons; le Roi des Scythes me conviendrait assez, mais il n'a rempli aucune des conditions imposées. Je vais encore consulter l'Oracle. En attendant, délibérez, & nous conclurons suivant ce que l'Oracle aura dit; car un Roi ne doit se conduire que par l'ordre exprès des Dieux immortels.

Alors il va dans son oratoire; l'Oracle lui répond en peu de mots, suivant sa coutume : *Ta fille ne sera mariée que quand elle aura couru le monde.*

Belus étonné revient au Conseil, & rapporte cette réponse.

Tous les Ministres avoient un profond respect pour les oracles; tous convenaient, ou feignaient de convenir qu'ils étaient le fondement de la religion; que la raison doit se taire devant eux; que c'est par eux que les Rois règnent sur les peuples, & les Mages sur les Rois; que sans les Oracles, il n'y aurait ni vertu, ni repos sur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, presque tous conclurent que celui-ci était impertinent, qu'il ne fallait pas lui

obéir ; que rien n'était plus indécent pour une fille, & ſur-tout pour celle du grand Roi de Babylone, que d'aller courir ſans ſavoir où ; que c'était le vrai moyen de n'être jamais mariée, ou de faire un mariage clandeſtin, honteux & ridicule ; qu'en un mot cet Oracle n'avait pas le ſens commun.

Le plus jeune des Miniſtres, nommé Onadaſe, qui avait plus d'eſprit qu'eux, dit que l'Oracle entendait ſans doute quelque pélerinage de dévotion, & qu'il s'offrait à être le conducteur de la Princeſſe.

Le Conſeil revint à ſon avis ; mais chacun voulut ſervir d'Ecuyer. Le Roi décida que la Princeſſe pourrait aller à trois cent paraſanges, ſur le chemin de l'Arabie, à un temple dont l'Idole avait la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles ; & que ce ſerait le Doyen du Conſeil qui l'accompagnerait. Après cette déciſion on alla ſouper.



CHAPITRE IV.

Magnifique sallon où le Roi de Babylone donne une magnifique fête. Gentillesse de l'oiseau merveilleux dont il a été parlé. Galanteries du Roi de Scythie à la Princesse Aldée. Honnête proposition qu'il lui fait ; comment elle est reçue. Promesses qu'ils se font en se séparant.

AU mileu des jardins, entre deux cascades, s'élevait un sallon de trois cens pieds de diametre, dont la voûte d'azur, semée d'étoiles d'or, représentait toutes les constellations avec les planetes, chacune a leur véritable place ; & cette voûte tournait, ainsi que le ciel, par des machines aussi invisibles que celles qui dirigent les mouvemens célestes. Cent mille flambeaux, enfermés dans des cilindres de crystal de roche, éclairaient les dehors & l'intérieur de la salle à manger. Un buffet

en gradins portait vingt mille vafes ou plats d'or ; & vis-à-vis le buffet, d'autres gradins étaient remplis de muficiens. Deux autres amphithéatres étaient chargés, l'un des fruits de toutes les faifons, l'autre d'amphores de cryftal, où brillaient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places au tour d'une table de compartiment qui figurait des fleurs & des fruits, tous en pierres précieufes.

La belle Formofante fut placée entre le Roi des Indes & celui d'Egypte. La belle Aldée auprès du Roi des Scythes.

Il y avait une trentaine de Princes, & chacun d'eux était à côté d'une des plus belles Dames du Palais. Le Roi de Babylone au milieu, vis-à-vis de fa fille, paraiffait partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier & le plaifir de la garder encore. Formofante lui demanda la permiffion de mettre fon oifeau fur la tablette à côté d'elle ; le Roi le trouva bon.

La mufique qui fe fit entendre donna une pleine liberté à chaque Prince d'entretenir fa voifine. Le feftin parut auffi agréable que magnifique.

On avait servi devant Formosante un ragoût que le Roi son pere aimait beaucoup. La Princesse dit qu'il fallait le porter devant sa Majesté ; aussitôt l'oiseau se saisit du plat avec une dextérité merveilleuse, & va le présenter au Roi. Jamais on ne fut plus étonné à souper.

Belus lui fit autant de caresses que sa fille. L'oiseau reprit ensuite son vol pour retourner auprès d'elle : il déployait en volant une si belle queue, ses aîles étendues étalaient tant de brillantes couleurs, l'or de son plumage jettait un éclat si éblouissant, que tous les yeux ne regardaient que lui.

Tous les concertans cesserent leur musique, & demeurerent immobiles. Personne ne mangeait, personne ne parlait, on n'entendait qu'un murmure d'admiration. La Princesse de Babylone le baisa pendant tout le souper, sans songer seulement s'il y avait des Rois dans le monde. Ceux des Indes & d'Egypte sentirent redoubler leur dépit & leur indignation, & chacun d'eux se promit bien de hâter la marche de ses trois cent mille hommes pour se venger.

Pour le Roi des Scythes, il était occupé à entretenir la belle Aldée : son cœur altier, méprisant sans dépit les inattentions de Formosante, avait conçu pour elle plus d'indifférence que de colere. Elle est belle, disait-il, je l'avoue ; mais elle me parait de ces femmes qui ne sont occupées que de leur beauté, & qui pensent que le genre-humain doit leur être bien obligé quand elles daignent se laisser voir en public. On n'adore point des Idoles dans mon païs. J'aimerais mieux une laidron complaisante & attentive, que cette belle statue. Vous avez, Madame, autant de charmes qu'elle, & vous daignez faire au moins conversation avec les étrangers. Je vous avoue, avec la franchise d'un Scythe, que je vous donne la préférence sur votre cousine.

Il se trompait pourtant sur le caractere de Formosante, elle n'était pas si dédaigneuse qu'elle le paraissait ; mais son compliment fut très-bien reçu de la Princesse Aldée. Leur entretien devint fort intéressant ; ils étaient très-contents, & déja sûrs l'un de l'autre avant qu'on sortît de table.

Après le souper on alla se promener dans les bosquets. Le Roi des Scythes & Aldée ne manquerent pas de chercher un cabinet solitaire. Aldée qui était la franchise même, parla ainsi à ce Prince.

Je ne hais point ma cousine, quoiqu'elle soit plus belle que moi, & qu'elle soit destinée au trône de Babylone : l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfere la Scythie avec vous à la Couronne de Babylone sans vous. Mais cette Couronne m'appartient de droit, s'il y a des droits dans le monde : car je suis de la branche aînée de Nembrod, & Formosante n'est que de la cadette. Son grand-pere détrôna le mien, & le fit mourir.

Telle est donc la force du sang dans la maison de Babylone ! dit le Scythe. Comment s'appellait votre grand-pere? Il se nommait Aldée comme moi; mon pere avait le même nom ; il fut relegué au fond de l'Empire avec ma mere : & Belus, après leur mort, ne craignant rien de moi, voulut bien m'élever auprès de sa fille. Mais il a décidé que je ne serais jamais mariée.

Je veux venger votre pere, votre grand-pere & vous, dit le Roi des Scythes. Je vous réponds que vous ſerez mariée ; je vous enleverai après-demain de grand-matin ; car il faut dîner demain avec le Roi de Babylone, & je reviendrai ſoutenir vos droits avec une armée de trois cent mille hommes. Je le veux bien, dit la belle Aldée ; & après s'être donnés leur parole d'honneur, ils ſe ſéparerent.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

L'oiseau merveilleux parle à Formosante ; il lui fait son histoire. Description du pays des Gangarides, d'où est son ami appellé Amazan. Entreprise infructueuse d'un Roi des Indes sur cette contrée. Leurs richesses, leurs guerres, leur religion. Conseils de l'oiseau à la Princesse.

IL y avait lontems que l'incomparable Formosante s'était allée coucher. Elle avait fait placer à côté de son lit un petit oranger dans une caisse d'argent, pour y faire reposer son oiseau. Ses rideaux étaient fermés, mais elle n'avait nulle envie de dormir. Son cœur & son imagination étaient trop éveillés. Le charmant inconnu était devant ses yeux ; elle le voyait tirant une fleche avec l'arc de Nembrod ; elle le contemplait coupant la tête du lion ;

elle recitait ſon madrigal ; enfin le voyait s'échaper de la foule, monté ſur ſa licorne : alors elle éclatait en ſanglots ; elle s'écriait avec larmes : Je ne le reverrai donc plus, il ne reviendra pas.

Il reviendra, Madame, lui répondit l'oiſeau du haut de ſon oranger, peut-on vous avoir vue, & ne pas vous revoir ?

O ciel ! ô puiſſances éternelles ! mon oiſeau parle le pur Caldéen ! En diſant ces mots elle tire ſes rideaux, lui tend les bras, ſe met à genoux ſur ſon lit : Etes-vous un Dieu deſcendu ſur la terre ? êtes-vous le grand Oroſmade, caché ſous ce beau plumage ? Si vous êtes un Dieu, rendez-moi ce beau jeune homme.

Je ne ſuis qu'une volatile, repliqua l'autre ; mais je naquis dans le tems que toutes les bêtes parlaient encore, & que les oiſeaux, les ſerpens, les âneſſes, les chevaux & les griffons s'entretenaient familierement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde, de peur que vos Dames d'honneur ne me priſſent pour un ſorcier : je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formosante, interdite, égarée, enivrée de tant de merveilles, agitée de l'empressement de faire cent questions à la fois, lui demanda d'abord quel âge il avait. Vingt-sept mille neuf-cent ans & six mois, Madame; je suis de l'âge de la petite révolution du ciel que vos Mages appellent la Précession des équinoxes, & qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des revolutions infiniment plus longues; aussi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi.

Il y a vingt-deux mille ans que j'appris le Caldéen dans un de mes voyages. J'ai toujours conservé beaucoup de goût pour la langue Caldéenne; mais les autres animaux, mes confreres, ont renoncé à parler dans vos climats. — Et pourquoi cela, mon divin oiseau? — Hélas! c'est parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger, au lieu de converser & de s'instruire avec nous. Les barbares! ne devaient-ils pas être convaincus, qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes sentimens, les mêmes besoins, les mêmes desirs, nous avons ce qui s'ap-

pelle une ame tout comme eux ; que nous étions leurs freres, & qu'il ne fallait cuire & manger que les méchans ? Nous sommes tellement vos freres, que le grand être, l'être éternel & formateur, ayant fait un pacte avec les hommes, nous comprit expressément dans le traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre sang, & à nous de succer le vôtre.

Les fables de votre ancien Locman, traduites en tant de langues, seront un témoignage éternellement subsistant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots : *du tems que les bêtes parlaient.*

Il est vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens ; mais ils ont résolu de ne point répondre depuis qu'on les a forcés à coup de fouet d'aller à la chasse, & d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les lievres & les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poëmes dans lesquels les chevaux parlent, & vos

cochers leur adreſſent la parole tous les jours ; mais c'eſt avec tant de groſſiereté, & en prononçant des mots ſi infames, que les chevaux qui vous aimaient tant autrefois, vous déteſtent aujourd'hui.

Le païs où demeure votre charmant inconnu, le plus parfait des hommes, eſt demeuré le ſeul où notre eſpèce ſache encore aimer la nôtre & lui parler ; c'eſt la ſeule contrée de la terre où les hommes ſaient juſtes.

Et où eſt-il ce païs de mon cher inconnu ? quel eſt le nom de ce héros ? comment ſe nomme ſon empire ? car je ne croirai pas plus qu'il eſt un berger, que je ne crois que vous êtes une chauve-ſouris.

Son païs, Madame, eſt celui des Gangarides, peuple vertueux & invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami eſt *Amazan*. Il n'eſt pas Roi ; & je ne ſais même s'il voudrait l'être ; il aime trop ſes compatriotes il eſt berger comme eux. Mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers reſſemblent aux vôtres, qui couverts à peine

de lambeaux déchirés, gardent des moutons infiniment mieux habillés qu'eux, qui gémiſſent ſous le fardeau de la pauvreté, & qui payent à un exacteur la moitié des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres.

Les bergers Gangarides, nés tous égaux, ſont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternellement fleuris. On ne les tue jamais, c'eſt un crime horrible vers le Gange de tuer & manger ſon ſemblable. Leur laine, plus fine & plus brillante que la plus belle ſoie, eſt le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les deſirs de l'homme.

Ces gros diamans qu'Amazan a eu l'honneur de vous offrir, ſont d'une mine qui lui appartient. Cette licorne que vous l'avez vu monter, eſt la monture ordinaire des Gangarides. C'eſt le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible & le plus doux qui orne la terre. Il ſuffirait de cent Gangarides & de cent licornes, pour diſſiper des armées innombrables.

Il y a environ deux ſiecles qu'un Roi des Indes fut aſſez fou pour vouloir conquérir cette nation : il ſe préſenta, ſuivi de dix mille Eléphans & d'un million de guerriers. Les licornes percerent les Eléphans, (comme j'ai vu ſur votre table des moviettes enfilées dans des brochettes d'or).

Les guerriers tombaient ſous le ſabre des Gangarides, comme les moiſſons de riz ſont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le Roi priſonnier avec plus de ſix cent mille hommes : on le baigna dans les eaux ſalutaires du Gange ; on le mit au régime du païs, qui conſiſte à ne manger que des végéteaux prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui reſpire.

Les hommes, alimentés de carnage & abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un ſang aigri & aduſte qui les rend fous en cent manieres différentes. Leur principale démence eſt la fureur de verſer le ſang de leurs freres, & de dévaſter des plaines fertiles pour regner ſur des cimetieres. On employa ſix mois entiers à guérir le Roi des Indes de ſa maladie.

Quand les Médecins eurent jugé qu'il avoit le pouls plus tranquille, & l'esprit plus raſſis, ils en donnerent le certificat au Conſeil des Gangarides. Ce Conſeil ayant pris l'avis des licornes, renvoya humainement le Roi des Indes à ſa ſotte Cour, & ſes imbecilles guerriers dans leur païs. Cette leçon les rendit ſages, & depuis ce tems les Indiens reſpecterent les Gangarides, comme les ignorans qui voudraient s'inſtruire, reſpectent parmi vous les Philoſophes Caldéens qu'ils ne peuvent égaler.

A propos, mon cher oiſeau, dit la Princeſſe, y a-t-il une religion chez les Gangarides? — S'il y en a une? Madame, nous nous aſſemblons pour rendre grace à Dieu le jour de la pleine lune; les hommes dans un grand temple de Cèdre; les femmes dans un autre, de peur des diſtractions; tous les oiſeaux dans un boccage; les quadrupedes ſur une belle palouſe. Nous remercions Dieu de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons ſurtout des Perroquets qui prêchent à merveilles.

Telle eſt la patrie de mon cher Amazan; c'eſt là que je demeure; j'ai autant d'amitié pour lui, qu'il vous a inſpiré d'amour; ſi vous m'en croyez nous partirons enſemble, & vous irez lui rendre ſa viſite.

Vraiement, mon oiſeau, vous faites là un joli métier, répondit en ſouriant la Princeſſe, qui brûlait d'envie de faire le voyage, & qui n'oſait le dire. Je ſers, mon ami, dit l'oiſeau, & après le bonheur de vous aimer, le plus grand eſt celui de ſervir vos amours.

Formoſante ne ſavait plus où elle en était; elle ſe croyait tranſportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avoit vu dans cette journée, tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait, & ſurtout ce qu'elle ſentait dans ſon cœur, la plongeait dans un raviſſement qui paſſait de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés Muſulmans, quand dégagés de leurs liens terreſtres, ils ſe voient dans le neuvieme ciel entre les bras de leurs Ouris, environnés & pénétrés de la gloire & de la félicité céleſte.

CHAPITRE VI.

Suite de la converſation de l'oiſeau merveilleux & de Formoſante. Mort de cet oiſeau. L'Oracle eſt conſulté ; ſa réponſe eſt ſi conciſe, que perſonne ne l'entend.

ELLE paſſa toute la nuit à parler d'Amazan. Elle ne l'appellait plus que ſon Berger ; & c'eſt depuis ce tems là que les noms de Berger & d'Amant ſont toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandait à l'oiſeau ſi Amazan avait eu d'autres maîtreſſes. Il répondait que non, & elle était au comble de la joie. Tantôt elle voulait ſavoir à quoi il paſſait ſa vie ; & elle apprenait avec tranſport qu'il l'employait à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les ſecrets de la nature, à perfectionner ſon être.

Tantôt elle voulait savoir si l'ame de son oiseau était de la même nature que celle de son amant ; pourquoi il avait vécu près de vingt mille ans, tandis que son amant n'en avait que dix-huit ou dix-neuf. Elle faisait cent questions pareilles auxquelles l'oiseau répondait avec une discrétion qui irritait sa curiosité. Enfin le sommeil ferma leurs yeux, & livra Formosante à la douce illusion des songes envoyés par les dieux, qui surpassent quelquefois la réalité même, & que toute la philosophie des Caldéens a bien de la peine à expliquer.

Formosante ne s'éveilla que très-tard. Il était petit jour chez elle quand le Roi son pere entra dans sa chambre. L'oiseau reçut sa Majesté avec une politesse respectueuse, alla au devant de lui, battit des aîles, allongea son cou, & se remit sur son oranger.

Le Roi s'assit sur le lit de sa fille, que ses rêves avaient encore embellie. Sa grande barbe s'approcha de son beau visage, & après lui avoir donné deux baisers, il lui parla en ces mots.

Ma chere fille ! vous n'avez pu trouver hier un mari, comme je l'eſpérais ; il vous en faut un pourtant, le ſalut de mon empire l'exige. J'ai conſulté l'Oracle, qui, comme vous ſavez, ne ment jamais, & qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde. Il faut que vous voyagiez. — Ah ! chez les Gangarides ſans doute, dit la Princeſſe ; & en prononçant ces mots qui lui échapaient, elle ſentit bien qu'elle diſait une ſottiſe.

Le Roi (qui ne ſavait pas un mot de géographie) lui demanda ce qu'elle entendait par des Gangarides ? Elle trouva aiſément une défaite. Le Roi lui apprit qu'il fallait faire un pélerinage ; qu'il avait nommé les perſonnes de ſa ſuite, le Doyen des Conſeillers d'Etat, le grand Aumonier, une Dame d'honneur, un Médecin, un Apoticaire, & ſon oiſeau avec tous les domeſtiques convenables.

Formoſante, qui n'était jamais ſortie du Palais du Roi ſon pere, & qui juſqu'à la journée des trois Rois & d'Amazan, n'avait mené qu'une vie très-inſipide dans

l'étiquette du faſte & l'apparence des plaiſirs, fut ravie d'avoir un pélerinage à faire. Qui ſait, diſait-elle tout bas à ſon cœur, ſi les Dieux n'inſpireront pas à mon cher Gangaride le même deſir d'aller au même temple, & ſi je n'aurai pas le bonheur de revoir le pélerin ? Elle remercia tendrement ſon pere, en lui diſant qu'elle avait toujours eu une ſecrette dévotion pour l'Idole chez laquelle on l'envoyait.

Belus donna un excellent repas à ſes hôtes ; il n'y avait que des hommes. C'était tout gens fort mal aſſortis ; Rois, Princes, Miniſtres, Pontifes, tous jaloux les uns des autres ; tous peſant leurs paroles, tous embarraſſés de leurs voiſins & d'eux-mêmes. Le repas fut triſte, quoiqu'on y bût beaucoup. Les Princeſſes reſterent dans leurs appartemens, occupées chacune de leur départ. Elles mangerent à leur petit Couvert. Formoſante enſuite alla ſe promener dans les jardins avec ſon cher oiſeau, qui pour l'amuſer vola d'arbre en arbre, en étalant ſa ſuperbe queue & ſon divin plumage.

Le Roi d'Egypte, ſortant de table, & chaud de vin (pour ne pas dire ivre), demanda un arc & des fleches à un de ſes Pages. Ce Prince était à la vérité l'Archer le plus mal-adroit de ſon royaume. Quand il tirait au blanc, la place où l'on était le plus en ſûreté, était le but où il viſait. Mais le bel oiſeau en volant auſſi rapidement que la fleche, ſe préſenta lui-même au coup, & tomba tout ſanglant entre les bras de Formoſante. L'Egyptien, en riant d'un ſot rire, ſe retira dans ſon quartier.

La Princeſſe perça le ciel de ſes cris, fondit en larmes, ſe meurtrit les joues & la poitrine. L'oiſeau mourant lui dit tout bas : Brûlez-moi, & ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuſe, à l'orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, & de les expoſer au ſoleil ſur un petit bucher de girofle & de canelle. Après avoir proféré ces paroles, il expira.

Formoſante reſta long-tems évanouie, & ne revit le jour que pour éclater en ſanglots. Son pere partageant ſa douleur,

& faiſant des imprécations contre le Roi d'Egypte, ne douta pas que cette avanture n'annonçât un avenir ſiniſtre. Il alla vîte conſulter l'oracle de ſon oratoire. L'oracle répondit : *Mêlange de tout ; mort vivant, infidélité & conſtance, perte & gain, calamité & bonheur.* Ni lui, ni ſon Conſeil n'y purent rien comprendre ; mais enfin il était ſatisfait d'avoir rempli ſes devoirs de dévotion.



CHAPITRE VII.

Formoſante rend les honneurs funebres à ſon cher oiſeau. Le Roi de Scythie enleve Aldée. La belle Princeſſe de Babylone part pour l'Arabie. Douze cent mille hommes ſe préparent à déſoler l'Aſie.

SA fille éplorée pendant qu'il conſultait l'Oracle, fit rendre à l'oiſeau les honneurs funebres qu'il avait ordonnés, & réſolut de le porter en Arabie au péril de ſes jours. Il fut brûlé dans du lin incombuſtible avec l'oranger ſur lequel il avait couché. Elle en recueillit la cendre dans un petit vaſe d'or, tout entouré d'eſcarboucles & de diamans qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle, au lieu d'accomplir ce devoir funeſte, brûler tout en vie le déteſtable Roi d'Egypte ! c'était là tout ſon deſir. Elle fit tuer dans ſon dépit les deux crocodiles, ſes deux hippopotames, ſes

ſes deux zebres, ſes deux rats, & fit jetter ſes deux momies dans l'Euphrate; ſi elle avait tenu ſon bœuf Apis, elle ne l'aurait pas épargné.

Le Roi d'Egypte, outré de cet affront, partit ſur le champ pour faire avancer ſes trois cent mille hommes. Le Roi des Indes voyant partir ſon allié, s'en retourna le même jour, dans le ferme deſſein de joindre ſes trois cent mille Indiens à l'armée Egyptienne. Le Roi de Scythie délogea dans la nuit avec la Princeſſe Aldée, bien réſolu de venir combattre pour elle, à la tête de trois cent mille Scythes, & de lui rendre l'héritage de Babylone qui lui était dû, puiſqu'elle deſcendait de la branche aînée.

De ſon côté la belle Formoſante ſe mit en route à trois heures du matin avec ſa caravane de pélerins, ſe flattant bien qu'elle pourrait aller en Arabie exécuter les dernieres volontés de ſon oiſeau, & que la juſtice des dieux immortels lui rendrait ſon cher Amazan, ſans qui elle ne pouvait plus vivre.

Ainſi, à ſon reveil, le Roi de Babylone

ne trouva plus perſonne. Comme les grandes fêtes ſe terminent, diſait-il, & comme elles laiſſent un vuide étonnant dans l'ame, quand le fracas eſt paſſé! Mais il fut tranſporté d'une colere vraiment royale, lorſqu'il apprit qu'on avait enlevé la Princeſſe Aldée. Il donna ordre qu'on éveillât tous ſes miniſtres, & aſſembla le Conſeil. En attendant qu'ils vinſſent, il ne manqua pas de conſulter ſon Oracle; mais il ne put jamais en tirer que ces paroles ſi célebres depuis dans tout l'univers : *Quand on ne marie pas les filles, elles ſe marient elles-mêmes.*

Auſſitôt l'ordre fut donné de faire marcher trois cent mille hommes contre le Roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible allumée de tous les côtés, & elle fut produite par les plaiſirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée ſur la terre. L'Aſie allait être déſolée par quatre armées de trois cent mille combattans chacune.

On ſent bien que la guerre de Troye qui étonna le monde quelques ſiecles après, n'était qu'un jeu d'enfants, en

comparaiſon ; mais auſſi on doit conſidérer que dans la querelle des Troyens il ne s'agiſſait que d'une vieille femme fort libertine, qui s'était faite enlever deux fois, au lieu qu'ici il s'agiſſait de deux belles filles & d'un oiſeau.

Le Roi des Indes allait attendre ſon armée ſur le grand & magnifique chemin qui conduiſait alors en droiture de Babylone à Cachemire. Le Roi des Scythes courait avec Aldée par la belle route qui menait au Mont-Imaüs. Tous ces chemins ont diſparu dans la ſuite par les mauvais Gouvernemens.

Le Roy d'Egypte avait marché à l'occident, & cotoyait la petite mer Méditerranée, que les ignorans Hébreux ont depuis nommée la Grande Mer.

A l'égard de la belle Formoſante, elle ſuivait le chemin de Baſſora, planté de hauts palmiers qui fourniſſaient un ombrage éternel & des fruits dans toutes les ſaiſons. Le temple où elle allait en pélerinage était dans Baſſora même. La Divinité à laquelle ce temple avait été dédié, était à-peu-près dans le goût de

celle qu'on adora depuis à Lampſaque ; & que les Egyptiens appellerent *Phallum*. Non-ſeulement il procurait des maris aux filles, mais il tenait lieu ſouvent de mari. C'était le Dieu le plus fêté de toute l'Aſie.

Formoſante ne ſe ſoucia point du tout du Dieu de Baſſora ; elle n'invoquait que ſon cher berger Gangaride, ſon bel Amazan. Elle comptait s'embarquer à Baſſora, & entrer dans l'Arabie heureuſe pour faire ce que l'oiſeau mort avait ordonné.



CHAPITRE VIII.

Rencontre malencontreuse de Formosante dans une hôtellerie. Danger qu'elle court. Artifice dont elle use pour s'en garantir. Elle retourne à Bassora avec sa femme de chambre.

A LA troisieme couchée, à peine était-elle entrée dans une hôtellerie, où ses fourriers avaient tout préparé pour elle, qu'elle apprit que le Roi d'Egypte y entrait aussi. Instruit de la marche de la Princesse par ses espions, il avait sur le champ changé de route, suivi d'une nombreuse escorte. Il arrive, il fait placer des sentinelles à toutes les portes, il monte dans la chambre de la belle Formosante, & lui dit : Mademoiselle, c'est vous précisément que je cherchais ; vous avez fait très-peu de cas de moi lorsque j'étais à Babylone ; il est juste de punir les dédaigneuses & les capricieuses : vous aurez, s'il vous plaît, la bonté de souper avec moi ce soir ;

vous n'aurez point d'autre lit que le mien ; & je me conduirai avec vous ſelon que j'en ſerai content.

Formoſante vit bien qu'elle n'était pas la plus forte ; elle ſavait que le bon eſprit conſiſte à ſe conformer à ſa ſituation : elle prit le parti de ſe délivrer du Roi d'Egypte par une innocente adreſſe ; elle le regarda du coin de l'œil, ce qui pluſieurs ſiecles après s'eſt appellé *lorgner* ; & voici comme elle lui parla, avec une modeſtie, une grace, une douceur, un embarras & une foule de charmes qui auraient rendu fou le plus ſage des hommes, & aveuglé le plus clair-voyant.

Je vous avoue, Monſieur, que je baiſſai toujours les yeux devant vous, quand vous fîtes l'honneur au Roi mon pere de venir chez lui. Je craignais mon cœur, je craignais ma ſimplicité trop naïve : je tremblais que mon pere & vos rivaux ne s'apperçuſſent de la préférence que je vous donnais, & que vous méritez ſi bien. Je puis à préſent me livrer à mes ſentimens. Je jure par le bœuf Apis, qui eſt, après vous, tout ce que je reſpecte

le plus au monde, que vos propositions m'ont enchantée. J'ai déja soupé avec vous chez le Roi mon pere, j'y souperai bien encore ici, sans qu'il soit de la partie; tout ce que je vous demande, c'est que votre Aumônier boive avec nous; il m'a paru à Babylone un très-bon convive; j'ai d'excellent vin de Chiras, je vous en veux faire goûter à tous deux.

A l'égard de votre seconde proposition, elle est très-engageante; mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler; qu'il vous suffise de savoir que je vous regarde comme le plus grand des Rois & le plus aimable des hommes.

Ce discours fit tourner la tête au Roi d'Egypte; il voulut bien que l'Aumônier fût en tiers. J'ai encore une grace à vous demander, lui dit la Princesse, c'est de permettre que mon Apoticaire vienne me parler; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains soins, comme vapeurs de tête, palpitations de cœur, coliques, étouffemens, auxquels il faut mettre un certain ordre dans de certaines circonstances; en

un mot, j'ai un beſoin preſſant de mon Apoticaire ; & j'eſpere que vous ne me refuſerez pas cette légere marque d'amour.

Mademoiſelle, lui répondit le Roi d'Egypte, quoiqu'un Apoticaire ait des vues préciſément oppoſées aux miennes, & que les objets de ſon art ſoient le contraire de ceux du mien, je ſais trop bien vivre pour vous refuſer une demande ſi juſte : je vais ordonner qu'il vienne vous parler, en attendant le ſouper ; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage ; vous devez auſſi avoir beſoin d'une femme de chambre, vous pourrez faire venir celle qui vous agréera davantage ; j'attendrai enſuite vos ordres & votre commodité.

Il ſe retira ; l'Apoticaire & la femme de chambre, nommée *Irla*, arriverent. La Princeſſe avait en elle une entiere confiance ; elle lui ordonna de faire apporter ſix bouteilles de vin de Chiras pour le ſouper, & d'en faire boire de pareil à tous les ſentinelles qui tenaient ſes Officiers aux arrêts ; puis elle recom-

manda à l'Apoticaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de pharmacie, qui faiſaient dormir les gens vingt-quatre heures, & dont il était toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie.

Le Roi revint avec le grand Aumônier au bout d'une demi-heure : le ſouper fut très-gai ; le Roi & le Prêtre vuiderent les ſix bouteilles, & avouerent qu'il n'y avait pas de ſi bon vin en Egypte. La femme de chambre eut ſoin d'en faire boire aux domeſtiques qui avaient ſervi. Pour la Princeſſe elle eut grande attention de n'en point boire, diſant que ſon Médecin l'avait miſe au régime. Tout fut bientôt endormi.

L'Aumônier du Roi d'Egypte avait la plus belle barbe que pût porter un homme de ſa ſorte. Formoſante la coupa très-adroitement ; puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à ſon menton. Elle s'affubla de la robe du Prêtre, & de toutes les marques de ſa dignité, habilla ſa femme de chambre en Sacriſtain de la Déeſſe Iſis ; enfin, s'étant munie de ſon

urne & de ſes pierreries, elle ſortit de l'hôtellerie, à travers les ſentinelles qui dormaient comme leur maître. La ſuivante avait eu ſoin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La Princeſſe partit, ſans avoir même avec elle aucun Officier de ſa ſuite : ils auraient été arrêtés par les grandes gardes.

Formoſante & Irla paſſerent à travers des haies de ſoldats, qui prenant la Princeſſe pour le Grand-Prêtre, l'appellaient *mon Révérendiſſime Pere en Dieu*, & lui demandaient ſa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Baſſora, avant que le Roi fût éveillé. Elles quitterent alors leur déguiſement, qui eût pu donner des ſoupçons. Elles freterent au plus vîte un vaiſſeau qui les porta, par le détroit d'Ormus, au beau rivage d'Eden, dans l'Arabie heureuſe. C'eſt cet Eden, dont les jardins furent ſi renommés, qu'on en fit depuis la demeure des juſtes ; ils furent le modele des Champs-Eliſées, des Jardins des Heſpérides, & de ceux des Iles Fortunées ; car dans ces climats chauds les hommes

n'imaginerent point de plus grande béatitude que les ombrages & les murmures des eaux. Vivre éternellement dans les cieux avec l'Etre ſuprême, ou aller ſe promener dans le Jardin, dans le Paradis, fut la même choſe pour les hommes qui parlent toujours ſans s'entendre, & qui n'ont pu gueres avoir encore d'idées nettes, ni d'expreſſions juſtes.



CHAPITRE IX.

Formoſante reſſuſcite l'oiſeau merveilleux, & reconnoît le phénix. Elle part pour le païs des Gangarides dans un canapé. Maniere auſſi commode que rapide dont elle voyage.

DÈS que la Princeſſe ſe vit dans cette terre, ſon premier ſoin fut de rendre à ſon cher oiſeau les honneurs funebres qu'il avait exigé d'elle. Ses belles mains dreſſerent un petit bucher de girofle & de canelle. Quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'ayant répandu les cendres de l'oiſeau ſur ce bucher, elle le vit s'enflamer de lui-même ! Tout fut bientôt conſumé. Il ne parut, à la place des cendres, qu'un gros œuf, dont elle vit ſortir ſon oiſeau plus brillant qu'il ne l'avait jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la Princeſſe eût éprouvés dans toute ſa vie ; il n'y en avait qu'un qui pût lui être plus cher ; elle le deſirait, mais elle ne l'eſperait pas.

Je vois bien, dit-elle à l'oiſeau, que vous êtes le phénix dont on m'avait tant parlé. Je ſuis prête à mourir d'étonnement & de joie. Je ne croyais point à la reſurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue.

La reſurrection, Madame, lui dit le phénix, eſt la choſe du monde la plus ſimple. Il n'eſt pas plus ſurprenant de naître deux fois qu'une. Tout eſt reſurrection dans ce monde; les chenilles reſſuſcitent en papillons, un noyeau, mis en terre, reſſuſcite en arbre. Tous les animaux, enſevelis dans la terre, reſſuſcitent en herbes, en plantes, & nourriſſent d'autres animaux, dont ils ſont bientôt une partie de la ſubſtance: toutes les particules qui compoſaient les corps, ſont changées en différens êtres.

Il eſt vrai que je ſuis le ſeul à qui le puiſſant Oroſmade ait fait la grace de reſſuſciter dans ſa propre nature.

Formoſante, qui depuis le jour qu'elle vit Amazan & le phénix pour la premiere fois, avait paſſé toutes ſes heures à s'étonner, lui dit: Je reconnois bien que

le grand Etre ait pu former de vos cendres un phénix à-peu-près ſemblable à vous ; mais que vous ſoyez préciſément la même perſonne, que vous ayez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'eſt devenue votre ame pendant que je vous portais dans ma poche après votre mort ?

Eh, mon Dieu ! Madame, n'eſt-il pas auſſi facile au grand Oroſmade de continuer ſon action ſur une petite éteincelle de moi-même, que de commencer cette action ? Il m'avait accordé auparavant le ſentiment, la mémoire & la penſée ; il me les accorde encore : qu'il ait attaché cette faveur à un atôme de feu élémentaire, caché dans moi, ou à l'aſſemblage de mes organes, cela ne fait rien au fond : les phénix & les hommes ignoreront toujours comment la choſe ſe paſſe ; mais la plus grande grace que l'Etre ſuprême m'ait accordée, eſt de me faire renaître pour vous. Que ne puis-je paſſer les vingt-huit mille ans que j'ai encore à vivre juſqu'à ma prochaine réſurrection, entre vous & mon cher Amazan !

Mon phénix, lui repartit la Princesse, songez que les premieres paroles que vous me dîtes à Babylone, & que je n'oublierai jamais, me flatterent de revoir ce cher berger que j'idolatre. Il faut absolument que nous allions ensemble chez les Gangarides, & que je le ramene à Babylone. C'est bien mon dessein, dit le phénix; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut aller trouver Amazan par le plus court chemin; c'est-à-dire par les airs.

Il y a dans l'Arabie heureuse deux griffons, mes amis intimes, qui ne demeurent qu'à cent cinquante milles d'ici; je vais leur écrire par la poste aux pigeons; ils viendront avant la nuit. Nous aurons le tems de vous faire travailler un petit canapé commode, avec des tiroirs où l'on mettra vos provisions de bouche. Vous serez très à votre aise dans cette voiture avec votre Demoiselle. Les deux griffons sont les plus vigoureux de leur espece; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ses griffes. Mais encore une fois, les momens sont chers. Il alla sur le champ avec Formosante commander le canapé à un ta-

piſſier de ſa connaiſſance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la Reine, des biſcuits de Savoye, meilleurs que ceux de Babylone, des poncires, des annaas, des cocos, des piſtaches & du vin d'Eden qui l'emporte ſur le vin de Chiras, autant que celui de Chiras eſt au-deſſus de celui de Surenne.

Le canapé était auſſi léger que commode & ſolide. Les deux griffons arriverent dans Eden à point nommé. Formoſante & Irla ſe placerent dedans; les deux griffons l'enleverent comme une plume. Le phénix, tantôt volait auprès, tantôt ſe perchait ſur le doſſier. Les deux griffons cinglerent vers le Gange avec la rapidité d'une fleche qui fend les airs. On ne ſe repoſait que la nuit pendant quelques momens pour manger & pour faire boire un coup aux deux voituriers.



CHAPITRE

CHAPITRE X.

Formosante arrive chez les Gangarides, & descend à l'hôtel d'Amazan. Belle collation qu'on lui sert. Elle visite la mere de son amant. Conversation qu'elles ont ensemble. Un merle s'en mêle aussi, & conte l'histoire de ses voyages.

ON arriva chez les Gangarides. Le cœur de la Princesse palpitait d'espérance, d'amour & de joie. Le phénix fit arrêter la voiture devant l'hôtel d'Amazan ; il demande à lui parler ; mais il y avait trois heures qu'il en était parti, sans qu'on sût où il était allé.

Il n'y a point de termes (dans la langue même des Gangarides) qui puisse exprimer le désespoir dont Formosante fut accablée. Hélas ! voila ce que j'avais craint, dit le phénix ; les trois heures que vous avez passées dans votre hôtellerie sur le

chemin de Baſſora avec ce malheureux Roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de votre vie ; j'ai bien peur que nous ayons perdu Amazan ſans retour.

Alors il demanda aux domeſtiques ſi on pouvait ſaluer Madame ſa mere ? Ils répondirent que ſon mari était mort l'avant veille, & qu'elle ne voyait perſonne.

Le phénix, qui avait du crédit dans la maiſon, ne laiſſa pas de faire entrer la Princeſſe de Babylone dans un ſallon, dont les murs étaient revêtus de bois d'orangers à filets d'ivoire ; les ſous-bergers & les ſous-bergeres en longues robes blanches, ceintes de garnitures aurores, lui ſervirent dans cent corbeilles de ſimple porcelaine, cent mets délicieux, parmi leſquels on ne voyait aucun cadavre déguiſé ; c'était du riz, du ſagou, de la ſemouille, du vermicelle, du macaroni, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crême, des pâtiſſeries de toutes eſpèces, des légumes, des fruits d'un parfum & d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats : c'é-

tait une profuſion de liqueurs rafraîchiſſantes, ſupérieures aux meilleurs vins.

Pendant que la Princeſſe mangeait, couchée ſur un lit de roſes, quatre pavons ou paons, ou pans, heureuſement muets, l'éventaient de leurs brillantes aîles; deux cents oiſeaux, cent bergers & autant de bergeres lui donnerent un concert à deux chœurs; les roſſignols, les ſerins, les fauvettes, les pinſons chantaient le deſſus avec les bergeres; les bergers faiſaient la haute-contre & la baſſe; c'était en tout la belle & ſimple nature.

La Princeſſe avoua que s'il y avait plus de magnificence à Babylone, la nature était mille fois plus agréable chez les Gangarides: mais pendant qu'on lui donnait cette muſique ſi conſolante & ſi voluptueuſe, elle verſait des larmes; elle diſait à la jeune Irla, ſa compagne: Ces bergers & ces bergeres, ces roſſignols & ces ſerins font l'amour, & moi je ſuis privée du Héros Gangaride, digne objet de mes tendres & très-impatiens deſirs.

Pendant qu'elle faiſait ainſi collation,

qu'elle admirait & qu'elle pleurait, le phénix disait à la mere d'Amazan : Madame, vous ne pouvez vous dispenser de voir la Princesse de Babylone ; vous savez... Je sais tout, dit-elle, jusqu'à son aventure dans l'hôtellerie sur le chemin de Bassora ; un merle m'a tout conté ce matin ; & ce cruel merle est cause que mon fils au désespoir est devenu fou, & a quitté la maison paternelle. Vous ne savez donc pas, reprit le phénix, que la Princesse m'a ressuscité ? Non, mon cher enfant, je savais par le merle que vous étiez mort, & j'en étais inconsolable. J'étais si affligée de cette perte, de la mort de mon mari, & du départ précipité de mon fils, que j'avais fait défendre ma porte. Mais puisque la Princesse de Babylone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vîte ; j'ai des choses de la derniere conséquence à lui dire, & je veux que vous y soyez présent.

Elle alla aussitôt dans un autre sallon au devant de la Princesse. Elle ne marchait pas facilement ; c'était une Dame

d'environ trois cents années ; mais elle avait encore de beaux reſtes, & on voyait bien que vers les deux cent trente à quarante ans, elle avait été charmante. Elle reçut Formoſante avec une nobleſſe reſpectueuſe, mêlée d'un air d'intérêt & de douleur, qui fit ſur la Princeſſe une vive impreſſion.

Formoſante lui fit d'abord ſes triſtes complimens ſur la mort de ſon mari. Hélas ! dit la veuve, vous devez vous intéreſſer à ſa perte plus que vous ne penſez. J'en ſuis touchée ſans doute, dit Formoſante, il était le pere de... A ces mots elle pleura.

Je n'étais venue que pour lui, & à travers bien des dangers. J'ai quitté pour lui mon pere & la plus brillante Cour de l'univers ; j'ai été enlevée par un Roi d'Egypte que je déteſte. Echapée à ce raviſſeur, j'ai traverſé les airs pour venir voir ce que j'aime ; j'arrive, & il me fuit ! Les pleurs & les ſanglots l'empêcherent d'en dire davantage.

La mere lui dit alors : Madame, lorſque le Roi d'Eygpte vous raviſſait, lorſque

vous ſoupiez avec lui dans un cabaret ſur le chemin de Baſſora, lorſque vos belles mains lui verſaient du vin de Chiras, vous ſouvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeait dans la chambre ? Vraiment oui ; vous m'en rappellez la mémoire ; je n'y avais pas fait d'attention ; mais en recueillant mes idées, je me ſouviens trés-bien qu'au moment que le Roi d'Egypte ſe leva de table pour me donner un baiſer, le merle s'envola par la fenêtre en jettant un grand cri, & ne reparut plus.

Hélas ! Madame, reprit la mere d'Amazan, voila ce qui fait préciſément le ſujet de nos malheurs : mon fils avait envoyé ce merle s'informer de l'état de votre ſanté & de tout ce qui ſe paſſait à Babylone ; il comptait venir bientôt ſe mettre à vos pieds, & vous conſacrer ſa vie. Vous ne ſavez pas à quel excès il vous adore.

Tous les Gangarides ſont amoureux & fideles : mais mon fils eſt le plus paſſionné & le plus conſtant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret où vous buviez très-gaiement avec le Roi d'E-

gypte & ſon Aumônier ; il vous vit enfin donner un tendre baiſer à ce Monarque qui avait tué le phénix, & pour qui mon fils conſerve une horreur invincible. Le merle, à cette vue, fut ſaiſi d'une juſte indignation ; il s'envola en maudiſſant vos funeſtes amours ; il eſt revenu aujourd'hui ; il a tout conté ; mais dans quels momens, juſte ciel ! dans le tems où mon fils pleurait avec moi la mort de ſon pere & celle du phénix ; dans le tems qu'il apprenait de moi qu'il eſt votre couſin iſſu de germain ! O ciel ! mon couſin ! Madame, eſt-il poſſible ? Quoi ! je ſerais heureuſe à ce point, & je ſerais en même tems aſſez infortunée pour l'avoir offenſé !



CHAPITRE XI.

Suite du précédent. Formosante est convaincue que son amant est son cousin. Tous les merles sont exilés des bords du Gange. Elle prend aussitôt la poste pour le rejoindre à la Chine.

MON fils est votre cousin, vous dis-je, reprit la mere, & je vais bientôt vous en donner la preuve ; mais en devenant ma parente, vous m'arrachez mon fils; il ne pourra survivre à la douleur que lui a causé votre baiser donné au Roi d'Egypte.

Ah ! ma tante, s'écria la belle Formosante, je jure par lui & par le puissant Orosmade, que ce baiser funeste, loin d'être criminel, était la plus forte preuve d'amour que je pusse donner à votre fils. Je désobéissais à mon pere pour lui. J'allais pour lui de l'Euphrate au Gange.

Tombée entre les mains de l'indigne Pharaon d'Egypte, je ne pouvais lui échaper qu'en le trompant. J'en atteſte les cendres & l'ame du phénix qui étaient alors dans ma poche ; il peut me rendre juſtice. Mais comment votre fils, né ſur les bords du Gange, peut-il être mon couſin ? moi dont la famille regne ſur les bords de l'Euphrate depuis tant de ſiecles ?

Vous ſavez, lui dit la vénérable Gangaride, que votre oncle Aldée était Roi de Babylone, & qu'il fut détrôné par le pere de Belus. — Oui, Madame. — Vous ſavez que ſon fils Aldée avait eu de ſon mariage la Princeſſe Aldée, élevée dans votre Cour. C'eſt ce Prince, qui étant perſécuté par votre pere, vint ſe refugier dans notre heureuſe contrée, ſous un autre nom ; c'eſt lui qui m'épouſa ; j'en ai eu le jeune Prince Aldée Amazan, le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux des mortels, & aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babylone, ſur la réputation de votre beauté : depuis ce tems-là il vous

idolâtre, & peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la Princeſſe tous les titres de la maiſon des Aldées ; à peine Formoſante daigna les regarder. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on deſire ? mon cœur vous en croit aſſez. Mais où eſt Aldée Amazan ? où eſt mon parent, mon amant, mon Roi ? où eſt ma vie ? quel chemin a-t-il pris ? J'irai le chercher dans tous les globes que l'Eternel a formés, & dont il eſt le plus bel ornement. J'irai dans l'étoile Canope, dans Shcath, dans Aldebaran ; j'irai le convaincre de mon amour & de mon innocence.

Le phénix juſtifia la Princeſſe du crime que lui imputait le merle, d'avoir donné par amour un baiſer au Roi d'Egypte ; mais il fallait détromper Amazan, & le ramener. Il envoie des oiſeaux ſur tous les chemins, il met en campagne les licornes ; on lui rapporte qu'Amazan a pris la route de la Chine. Eh bien, allons à la Chine, s'écria la Princeſſe ; le voyage n'eſt pas long, j'eſpere bien vous rame-

ner votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots, que de larmes de tendreſſe verſerent la mere Gangaride & la Princeſſe de Babylone ! que d'embraſſemens ! que d'effuſion de cœur !

Le phénix commanda ſur le champ un caroſſe à ſix licornes. La mere fournit deux cent cavaliers, & fit préſent à la Princeſſe, ſa niece, des plus beaux diamans du païs. Le phénix, affligé du mal que l'indiſcrétion du merle avait cauſée, fit ordonner à tous les merles de vuider le païs ; & c'eſt depuis ce tems qu'il ne s'en trouve plus ſur les bords du Gange.



CHAPITRE XII.

Formoſante & ſa femme de chambre arrivent à la Chine ; ce qu'elle y voit de remarquable ; beau trait de fidélité d'Amazan. Elle part pour la Scythie, où elle rencontre ſa couſine Aldée. Amitiés réciproques qu'elles ſe font ſans s'aimer.

LES licornes en moins de huit jours emmenerent Formoſante, Irla & le phénix à Cambalu, Capitale de la Chine. C'était une ville plus grande que Babylone, & d'une eſpèce de magnificence toute différente. Ces nouveaux objets, ces mœurs nouvelles auraient amuſé Formoſante, ſi elle avait pu être occupée d'autre choſe que d'Amazan.

Dès que l'Empereur de la Chine eut appris que la Princeſſe de Babylone était à une porte de la ville, il lui dépêcha quatre mille Mandarins en robes de cé-

rémonie ; tous ſe proſternerent devant elle, & lui préſenterent chacun un compliment, écrit en lettres d'or ſur une feuille de ſoie pourpre. Formoſante leur dit que ſi elle avait quatre mille langues, elle ne manquerait pas de répondre ſur le champ à chaque Maudarin ; mais que n'en ayant qu'une, elle les priait de trouver bon qu'elle s'en ſervît pour les remercier tous en général. Ils la conduiſirent reſpectueuſement chez l'Empereur.

C'était le Monarque de la terre le plus ſage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ſes mains impériales, pour rendre l'agriculture reſpectable à ſon peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu. Les loix, par tout ailleurs, étaient honteuſement bornées à punir les crimes. Cet Empereur venait de chaſſer de ſes Etats une troupe de Bonzes étrangers qui étaient venus du fond de l'Occident, dans l'eſpoir inſenſé de forcer toute la Chine à penſer comme eux, & qui, ſous prétexte d'annoncer des vérités, avaient acquis déja des richeſſes & des hommes. Il leur avait dit, en les chaſſant,

ces propes paroles, enregiſtrées dans les annales de l'Empire.

» Vous pourriez faire ici autant de mal » que vous en avez fait ailleurs : vous » êtes venus prêcher des dogmes d'into- » lérance chez la nation la plus tolérante » de la terre. Je vous renvoie, pour n'être » jamais forcé de vous punir. Vous ſerez » reconduits honorablement ſur les fron- » tieres ; on vous fournira tout pour re- » tourner aux bornes de l'hémiſphère d'où » vous êtes partis. Allez en paix, ſi vous » pouvez être en paix, & ne revenez » plus ».

La Princeſſe de Babylone apprit avec joie ce jugement & ce diſcours ; elle en était plus sûre d'en être bien reçue à la Cour, puiſqu'elle était très-éloignée d'avoir des dogmes intolérans. L'Empereur de la Chine en dînant avec elle tête à tête, eut la politeſſe de bannir l'embarras de toute étiquette gênante ; elle lui préſenta le phénix, qui fut très-careſſé de l'Empereur, & qui ſe percha ſur ſon fauteuil.

Formoſante, ſur la fin du repas, lui

confia ingénument le ſujet de ſon voyage, & le pria de faire chercher dans Cambalu le bel Amazan, dont elle lui conta l'aventure, ſans lui rien cacher de la fatale paſſion, dont ſon cœur était enflammé pour ce jeune Héros. A qui en parlez-vous ? lui dit l'Empereur de la Chine ; il m'a fait le plaiſir de venir dans ma Cour ; il m'a enchanté cet aimable Amazan ; il eſt vrai qu'il eſt profondement affligé ; mais ſes graces n'en ſont que plus touchantes ; aucun de mes favoris n'a plus d'eſprit que lui ; nul Mandarin de robe n'a de plus vaſtes connaiſſances ; nul Mandarin d'épée n'a l'air plus martial ni plus héroïque ; ſon extrême jeuneſſe donne un nouveau prix à tous ſes talens ; ſi j'étais aſſez malheureux, aſſez abandonné du Tien & du Changti pour vouloir être conquérant, je prierais Amazan de ſe mettre à la tête de mes armées, & je ſerais sûr ds triompher de l'univers entier. C'eſt bien dommage que ſon chagrin lui dérange quelquefois l'eſprit.

Ah ! Monſieur, lui dit Formoſante avec un air enflammé & un ton de dou-

leur, de saisissement & de reproches; pourquoi ne m'avez-vous pas fait dîner avec lui ? Vous me faites mourir; envoyez-le prier tout à l'heure. — Madame, il est parti ce matin, & il n'a point dit dans quelle contrée il portait ses pas.

Formosante se tourna vers le phénix : Eh bien, dit-elle, phénix ? avez-vous jamais vu une fille plus malheureuse que moi ? Mais, Monsieur, continua t-elle, comment ? pourquoi a-t-il pu quitter si brusquement une Cour aussi polie que la vôtre, dans laquelle, il me semble, qu'on voudrait passer sa vie ?

Voici, Madame, ce qui est arrivé. Une Princesse du Sang, des plus aimables, s'est éprise de passion pour lui, & lui a donné un rendez-vous chez elle à midi; il est parti au point du jour, & il a laissé ce billet, qui a coûté bien des larmes à ma parente.

« Belle Princesse du Sang de la Chine, » vous méritez un cœur qui n'ait jamais » été qu'à vous; j'ai juré aux Dieux im» mortels de n'aimer jamais que Formo» sante, Princesse de Babylone, & de lui

» apprendre

» apprendre comment on peut dompter
» ses desirs dans ses voyages ; elle a eu le
» malheur de succomber avec un indigne
» Roi d'Egypte : je suis le plus malheureux
» des hommes ; j'ai perdu mon pere & le
» phénix , & l'espérance d'être aimé de
» Formosante ; j'ai quitté ma mere affli-
» gée , ma patrie , ne pouvant vivre un
» moment dans les lieux où j'ai appris
» que Formosante en aimait un autre que
» moi ; j'ai juré de parcourir la terre &
» d'être fidele. Vous me mépriseriez , &
» les Dieux me puniraient , si je violais
» mon serment ; prenez un amant , Ma-
» dame , & soyez aussi fidele que moi ».

Ah ! laissez-moi cette étonnante lettre, dit la belle Formosante , elle sera ma consolation ; je suis heureuse dans mon infortune. Amazan m'aime ; Amazan renonce pour moi à la possession des Princesses de la Chine ; il n'y a que lui sur la terre capable de remporter une telle victoire ; il me donne un grand exemple ; le phénix sait que je n'en avais pas besoin ; il est bien cruel d'être privé de son amant pour le plus innocent des baisers , donné

par pure fidélité ; mais enfin, où eſt-il allé ? quel chemin a-t-il pris ? daignez me l'enſeigner, & je pars.

L'Empereur de la Chine lui répondit, qu'il croyait, ſur les raports qu'on lui avait faits, que ſon amant avait ſuivi une route qui menait en Scythie. Auſſitôt les licornes furent attelées ; & la Princeſſe, après les plus tendres complimens, prit congé de l'Empereur avec le phénix, ſa femme de chambre Irla & toute ſa ſuite.

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit plus que jamais combien les hommes & les gouvernemens diffèrent & differeront toujours juſqu'au tems où quelque peuple plus éclairé que les autres communiquera la lumiere de proche en proche, après mille ſiecles de tenebres, & qu'il ſe trouvera dans des climats barbares des ames héroïques qui auront la force & la perſévérance de changer les brutes en hommes.

Point de villes en Scythie, par conſéquent point d'arts agréables ; on ne voyait que de vaſtes prairies & des nations entieres ſous des tentes & ſur des

chars. Cet aspect imprimait la terreur. Formosante demanda dans quelle tente, ou dans quelle charrette logeait le Roi. On lui dit que depuis huit jours il s'était mis en marche à la tête de trois cent mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du Roi de Babylone, dont il avait enlevé la niece, la belle Princesse Aldée.

Il a enlevé ma cousine ! s'écria Formosante ; je ne m'attendais pas à cette nouvelle aventure : quoi ! ma cousine qui était trop heureuse de me faire la cour, est devenue Reine, & je ne suis pas encore mariée ! Elle se fit conduire incontinent aux tentes de la Reine.

Leur réunion inespérée dans ces climats lointains ; les choses singulieres qu'elles avaient mutuellement à s'apprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étaient jamais aimées ; elles se revirent avec transport ; une douce illusion se mit à la place de la vraie tendresse ; elles s'embrasserent en pleurant ; & il y eut même entr'elles de la cordialité & de la franchise, attendu

que l'entrevue ne ſe faiſait pas dans un Palais.

Aldée reconnut le phénix & la confidente Irla ; elle donna des fourrures de Zibeline à ſa couſine, qui lui donna des diamans.

On parla de la guerre que les deux Rois entreprenaient ; on déplora la condition des hommes que des Monarques envoient, par fantaiſie, s'égorger pour des différens que deux honnêtes gens pourraient concilier en une heure ; mais ſur-tout on s'entretint du bel étranger vainqueur des lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, faiſeur de madrigaux, poſſeſſeur du phénix, devenu le plus malheureux des hommes ſur le champ. C'eſt mon cher frere, diſait Aldée ; c'eſt mon amant, s'écriait Formoſante ; vous l'avez vu ſans doute, il eſt peut-être encore ici ; car, ma couſine, il ſait qu'il eſt votre frere ; il ne vous aura pas quittée bruſquement, comme il a quitté le Roi de la Chine.

Si je l'ai vu, grands dieux ! reprit Aldée, il a paſſé quatre jours entiers avec moi. Ah ! ma couſine, que mon frere eſt

à plaindre ! Un faux rapport l'a rendu absolument fou ; il court le monde, sans savoir où il va. Figurez-vous qu'il a poussé la démence jusqu'à refuser la faveur de la plus belle Scythe de toute la Scythie. Il partit hier, après lui avoir écrit une lettre, dont elle a été désespérée.

Pour lui, il est allé chez les Cimériens. Dieu soit loué, s'écria Formosante ; encore un refus en ma faveur ! mon bonheur a passé mon espoir, comme mon malheur a passé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette lettre charmante ; que je parte, que je le suive, les mains pleines de ses sacrifices. Adieu, ma cousine ! Amazan est chez les Cimériens, j'y vole.

Aldée trouva que la Princesse, sa cousine, était plus folle que son frere Amazan. Mais comme elle avait senti elle-même les atteintes de cette épidémie, comme elle avait quitté les délices & la magnificence de Babylone pour le Roi des Scythes, comme les femmes s'intéressent toujours aux folies dont l'amour est cause, elle s'attendrit véritablement

pour Formofante, lui fouhaita un heureux voyage, & lui promit de fervir fa paffion, fi jamais elle était affez heureufe pour revoir fon frere.

CHAPITRE XIII.

Arrivée de la belle Babylonienne dans l'Empire des Cimériens. Reception qu'on lui fait. Eloge de l'Impératrice des Ciméricns. Nouvelle fidélité d'Amazan.

BIENTÔT la Princeffe de Babylone & le phénix arriverent dans l'Empire des Cimériens, bien moins peuplé à la vérité que la Chine, mais deux fois plus étendu; autrefois femblable à la Scythie, & devenu depuis quelque tems auffi floriffant que les royaumes qui fe vantaient d'inftruire les autres Etats.

Après quelques jours de marche on entra dans une très-grande ville, que l'Impératrice regnante faifait embellir;

mais elle n'y était pas, elle voyageait alors des frontieres de l'Europe à celles de l'Asie pour connoître ses Etats par ses yeux, pour juger des maux & porter les remedes, pour accroître les avantages, pour sémer l'instruction.

Un des principaux Officiers decette ancienne capitale, instruit de l'arrivée de la belle Babylonienne & du phénix, s'empressa de rendre ses hommages à la Princesse, & de lui faire les honneurs du païs, bien sûr que sa maîtresse, qui était la plus polie & la plus magnifique des Reines, lui saurait gré d'avoir reçu une si grande Dame avec les mêmes égards qu'elle aurait prodigués elle-même.

On logea Formosante au Palais, dont on écarta une foule inconnue de peuple; on lui donna des fêtes ingénieuses. Le Seigneur Cimérien qui était un grand naturaliste, s'entretint beaucoup avec le phénix, dans le tems où la Princesse était retirée dans son appartement.

Le phénix lui avoua qu'il avait autrefois voyagé chez les Cimériens, & qu'il ne reconnoissait plus le païs. Comment de

ſi prodigieux changemens, diſait-il, ont-ils pu être opérés dans un tems ſi court? Il n'y a pas trois cent ans que je vis ici la nature ſauvage dans toute ſon horreur; j'y trouve aujourd'hui les arts, la ſplendeur, la gloire & la politeſſe. Un ſeul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le Cimérien, une femme l'a perfectionné, une femme a été meilleure légiſlatrice que l'Iris des Egyptiens & la Cerès des Grecs. La plus-part des Légiſlateurs ont eu un génie étroit & deſpotique, qui a reſſerré leurs vues dans les païs qu'ils ont gouvernés: chacun a regardé ſon peuple comme étant ſeul ſur la terre, ou comme devant être l'ennemi du reſte de la terre. Ils ont formé des inſtitutions pour ce ſeul peuple, introduit des uſages pour lui ſeul, établi une religion pour lui ſeul. C'eſt ainſi que les Egyptiens, ſi fameux par des monceaux de pierres, ſe ſont abrutis & deshonorés par leurs ſuperſtitions barbares. Ils croient les autres nations profanes; ils ne communiquerent point avec elles, & excepté la Cour qui s'éleve quelquefois au-deſſus

des préjugés vulgaires, il n'y a pas un Egyptien qui voulût manger dans un plat, dont un étranger se serait servi. Leurs Prêtres sont cruels & absurdes. Il vaudrait mieux n'avoir point de loix & n'écouter que la nature qui a gravé dans nos cœurs les caracteres du juste & de l'injuste, que de soumettre la Société à des lois insociables.

Notre Impératrice embrasse des projets entierement opposés; elle considere son vaste Etat sur lequel tous les Méridiens viennent se joindre, comme devant correspondre à tous les peuples qui habitent sous ces différens Méridiens. La premiere de ses lois a été la tolérance de toutes les religions & la compassion de toutes les erreurs. Son puissant génie a connu que si les cultes sont différens, la morale est partout la même; par ce principe elle a lié sa nation à toutes les nations du monde, & les Cimériens vont regarder le Scandinavien & le Chinois comme leurs freres. Elle a fait plus; elle a voulu que cette précieuse tolérance, le premier lien des hommes, s'établît chez ses

voisins ; ainsi elle a mérité le titre de mere de la patrie, & elle aura celui de bienfaitrice du genre humain, si elle persevere.

Avant elle, des hommes malheureusement puissans envoyaient des troupes de meurtriers ravir des peuplades inconnues, & arroser de leur sang les héritages de leurs peres : on appellait ces assassins *des héros ;* leur brigandage était de la gloire. Notre Souveraine a une autre gloire ; elle a fait marcher des armées pour porter la paix, pour empêcher les hommes de se nuire, pour les forcer à se supporter les uns & les autres ; & ses étendarts ont été ceux de la concorde puplique.

Le phénix, enchanté de tout ce que lui apprenait ce Seigneur, lui dit : Monsieur, il y a vingt-sept mille neuf cent années & sept mois que je suis au monde, je n'ai encore rien vu de comparable à ce que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de son ami Amazan ; le Cimérien lui conta les mêmes

choſes qu'on avait dites à la Princeſſe chez les Chinois & chez les Scythes.

Amazan s'enfuyait de toutes les Cours qu'il viſitait, ſitôt qu'une Dame lui avait donné un rendez-vous auquel il craignait de ſuccomber. Le phénix inſtruiſit bientôt Formoſante de cette nouvelle marque de fidélité qu'Amazan lui donnait, fidélité d'autant plus étonnante, qu'il ne pouvait pas ſoupçonner que ſa Princeſſe en fût jamais informée.



CHAPITRE XIV.

Amazan paſſe en Scandinavie, en Sarmatie. Ce qu'il voit dans ces contrées, ainſi qu'en Germanie. Il donne par-tout l'exemple de la fidélité.

IL était parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des ſpectacles nouveaux fraperent encore ſes yeux : ici la royauté & la liberté ſubſiſtaient enſemble par un accord qui paraît impoſſible dans d'autres Etats : les agriculteurs avaient part à la légiſlation, auſſi bien que les Grands du Royaume ; & un jeune Prince donnait les plus grandes eſpérances d'être digne de commander à une nation libre. Là c'était quelque choſe de plus étrange ; le ſeul Roi qui fût deſpotique de droit ſur la terre par un contrat formel avec ſon peuple, était en même tems le plus jeune & le plus juſte des Rois.

Chez les Sarmates Amazan vit un Philoſophe ſur le trône ; on pouvait l'appeller le Roi de l'Anarchie, car il était le Chef de cent mille petits Rois, dont un ſeul pouvait d'un mot annéantir les réſolutions de tous les autres. Eole n'avait pas plus de peine à contenir tous les vents qui ſe combattent ſans ceſſe, que ce Monarque n'en avait à contenir les eſprits ; c'était un pilote environné d'un éternel orage, & cependant le vaiſſeau ne ſe briſait pas ; car le Prince était un excellent pilote.

En parcourant tous ces païs ſi différens de ſa patrie, Amazan refuſait conſtamment toutes les bonnes fortunes qui ſe préſentaient à lui, toujours déſeſpéré du baiſer que Formoſante avait donné au Roi d'Egypte, toujours affermi dans ſon inconcevable réſolution de donner à Formoſante l'exemple d'une fidélité unique & inébranlable.

La Princeſſe de Babylone avec le phénix le ſuivait par-tout à la piſte, & ne le manquait jamais que d'un jour ou deux,

ſans que l'un ſe laſſât de courir, & ſans que l'autre perdît un moment à le ſuivre.

Ils traverſerent ainſi toute la Germanie ; ils admirerent les progrès que la raiſon & la philoſophie faiſaient dans le Nord ; tous les Princes y étaient inſtruits ; tous autoriſaient la liberté de penſer ; leur éducation n'avait point été confiée à des hommes qui euſſent intérêt de les tromper, ou qui fuſſent trompés eux-mêmes ; on les avait élevés dans la connoiſſance de la morale univerſelle & dans le mépris des ſuperſtitions ; on avait banni dans tous ſes Etats un uſage inſenſé qui énervait & dépeuplait pluſieurs païs méridionaux ; cette coutume était d'enterrer tout vivant, dans de vaſtes cachots, un nombre infini des deux ſexes éternellement ſéparés l'un de l'autre, & de leur faire jurer de n'avoir jamais de communication enſemble. Cet excès de démence, accrédité pendant tant de ſiecles, avait dévaſté la ter e autant que les guerres les plus cruelles.

Les Princes du Nord avaient à la fin

compris que ſi l'on voulait avoir des harras, il ne fallait pas ſéparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avaient détruit auſſi des erreurs non moins bizarres & non moins pernicieuſes. Enfin les hommes oſaient être raiſonnables dans ces vaſtes païs, tandis qu'ailleurs on croyait encore qu'on ne peut les gouverner, qu'autant qu'ils ſont imbécilles.



CHAPITRE XV.

Formoſante, ſuivant toujours ſon amant, manque de l'atteindre chez les Bataves. Elle veut paſſer, après lui, dans l'Ile d'Albion; mais malheureuſement des vents contraires la retiennent au port.

AMAZAN arriva chez les Bataves; ſon cœur éprouva une douce ſatisfaction dans ſon chagrin, d'y trouver quelque faible image du païs des heureux Gangarides; la liberté, l'égalité, la propreté, l'abondance, la tolérance : mais les Dames du païs étaient ſi froides, qu'aucune ne lui fit d'avances, comme on lui en avait fait partout ailleurs; il n'eut pas la peine de réſiſter. S'il avait voulu attaquer ces Dames, il les aurait toutes ſubjuguées l'une après l'autre, ſans être aimé d'aucune; mais il était bien éloigné de ſonger à faire des conquêtes.

Formoſante

Formoſante fut ſur le point de l'attraper chez cette nation inſipide ; il ne s'en fallut que d'un moment.

Amazan avait entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine île, nommée Albion, qu'il s'était déterminé à s'embarquer lui & ſes licornes ſur un vaiſſeau, qui par un vent d'Orient favorable l'avait porté en quatre heures au rivage de cette terre, plus célebre que Tyr & que l'Ile Atlantide.

La belle Formoſante qui l'avait ſuivi au bord de la Duina, de la Viſtule, de l'Elbe, du Weſer, arrive enfin aux bouches du Rhin qui portait alors ſes eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle apprend que ſon cher amant a vogué aux côtes d'Albion ; elle croit voir ſon vaiſſeau ; elle pouſſe des cris de joie, dont toutes les Dames Bataves furent ſurpriſes, n'imaginant pas qu'un jeune homme pût cauſer tant de joie. Et à l'égard du phénix, elles n'en firent pas grand cas, parce qu'elles jugerent que ſes plumes ne pourraient probablement pas ſe vendre auſſi bien que celles

des canards & des oisons de leurs marais.

La Princesse de Babylone loua ou nolisa deux vaisseaux pour la transporter avec tout son monde dans cette bienheureuse Ile qui allait posséder l'unique objet de tous ses desirs, l'ame de sa vie, le Dieu de son cœur.

Un vent funeste d'Occident s'éleva tout à coup dans le moment même où le fidele & le malheureux Amazan mettait pied à terre en Albion : les vaisseaux de la Princesse de Babylone ne purent démarrer. Un serrement de cœur, une douleur amère, une mélancolie profonde saisirent Formosante ; elle se mit au lit dans sa douleur, & attendant que le vent changeât ; mais il souffla huit jours entiers avec une violence désespérante. La Princesse pendant ce siecle de huit jours se faisait lire par Irla des Romans ; ce n'est pas que les Bataves en sussent faire ; mais comme ils étaient les facteurs de l'univers, ils vendaient l'esprit des autres nations, ainsi que leurs denrées. La Princesse fit acheter chez Marc-Michel Rey,

tous les Contes que l'on avait écrits chez les Auſoniens & chez les Welches, & dont le débit était défendu ſagement chez ces peuples, pour enrichir les Bataves; elle eſpérait qu'elle trouverait dans ces hiſtoires quelqu'avanture qui reſſemblerait à la ſienne, & qui charmerait ſa douleur. Irla liſait, le Phénix diſait ſon avis, & la Princeſſe ne trouvait rien dans la Payſanne Parvenue, ni dans Tanzaï, ni dans le Sopha, ni dans les quatre Facardins, ni dans Candide, qui eût le moindre rapport à ſes aventures; elle interrompait à tout moment la lecture, pour demander de quel côté venait le vent.



CHAPITRE XVI.

Amazan rencontre ſur la route d'Albion un Milord auquel il rend ſervice. Singuliere converſation qu'ils ont enſemble. La femme du Milord Albionien devient amoureuſe d'Amazan.

CEPENDANT Amazan était déja ſur le chemin de la Capitale d'Albion, dans ſon carroſſe à ſix licornes, & rêvait à ſa Princeſſe : il apperçut un équipage verſé dans un foſſé ; les domeſtiques s'étaient écartés pour aller chercher du ſecours ; le maître de l'équipage reſtait tranquillement dans ſa voiture, ne témoignant pas la plus légere impatience, & s'amuſant à fumer ; car on fumait alors : il ſe nommait *Milord What-then*, ce qui ſignifie à-peu-près *Milord Qu'importe*, en langue dans laquelle je traduis ces Mémoires.

Amazan se précipita pour lui rendre service ; il releva tout seul la voiture, tant sa force était supérieure à celle des autres hommes. Milord Qu'importe, se contenta de dire, *voilà un homme bien vigoureux !* Des rustres du voisinage étant accourus, se mirent en colere de ce qu'on les avait fait venir inutilement, & s'en prirent à l'étranger ; ils le menacerent, en l'appellant *chien d'étranger*, & ils voulurent le battre.

Amazan en saisit deux de chaque main, & il les jetta à vingt pas ; les autres le respecterent, le saluerent, lui demanderent pour boire : il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avaient jamais vu. Milord Qu'importe, lui dit : Je vous estime ; venez dîner avec moi dans ma maison de campagne, qui n'est qu'à trois milles. Il monta dans la voiture d'Amazan, parce que la sienne était dérangée par la secousse.

Après un quart-d'heure de silence, il regarda un moment Amazan, & lui dit : *How do you do ;* à la lettre, comment faites-vous faire ? &, dans la langue du

traducteur, comment vous portez-vous? ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue ; puis il ajouta : Vous avez-là six jolies licornes ; & il se remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ses licornes étaient à son service, qu'il venait avec elles du pays des Gangarides ; & il en prit occasion de lui parler de la Princesse de Babylone, & du fatal baiser qu'elle avait donné au Roi d'Egypte : à quoi l'autre ne repliqua rien du tout, se souciant très-peu qu'il y eût dans le monde un Roi d'Egypte & une Princesse de Babylone.

Il fut encore un quart-d'heure sans parler ; après quoi il redemanda à son compagnon comment il faisait faire ? & si on mangeait de bon *Roast-beef* dans le pays des Gangarides ? Le voyageur lui répondit avec sa politesse ordinaire, qu'on ne mangeait point ses freres sur les bords du Gange. Il lui expliqua le systême qui fut après tant de siecles celui de Pithagore, de Porphire, d'Iamblique. Sur quoi M.lord s'endormit, & ne fit qu'un

ſomme, juſqu'à ce qu'on fut arrivé à la maiſon.

Il avait une femme jeune & charmante, à qui la nature avait donné une ame auſſi vive & auſſi ſenſible que celle de ſon mari était indifférente. Pluſieurs Seigneurs Albioniens étaient venus ce jour-là dîner avec elle. Il y avait des caracteres de toutes les eſpèces; car le pays n'ayant preſque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces Princes, avaient toutes apporté des mœurs différentes. Il ſe trouva dans la compagnie des gens très-aimables, d'autres d'un eſprit ſupérieur, quelques-uns d'une ſcience profonde.

La maîtreſſe de la maiſon n'avait rien de cet air emprunté & gauche, de cette roideur, de cette mauvaiſe honte qu'on reprochait alors aux jeunes femmes d'Albion; elle ne cachait point par un maintien dédaigneux, & par un ſilence affecté, la ſtérilité de ſes idées, & l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire: nulle femme n'était plus engageante. Elle reçut Amazan avec la politeſſe & les

graces qui lui étaient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger, & la comparaison soudaine qu'elle fit entre lui & son mari, la frapperent d'abord sensiblement.

On servit. Elle fit asseoir Amazan à côté d'elle, & lui fit manger des poudings de toute espece, ayant su de lui que les Gangarides ne se nourrissaient de rien qui eût reçu des Dieux le don céleste de la vie. Sa beauté, sa force, les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion & le gouvernement furent le sujet d'une conversation aussi agréable qu'instructive pendant le repas qui dura jusqu'à la nuit, & pendant lequel Milord Qu'importe, but beaucoup & ne dit mot.

Après le dîner, pendant que Miladi versait du thé, & qu'elle dévorait des yeux le jeune homme, il s'entretenait avec un membre du Parlement; car chacun sait que dès lors il y avait un Parlement, & qu'il s'appelloit *Wittenagemot*, ce qui signifie l'Assemblée des gens d'esprit. Amazan s'informait de la cons-

titution, des mœurs, des loix, des forces, des usages, des arts qui rendaient ce pays recommandable ; & ce Seigneur lui parlait en ces termes :

CHAPITRE XVII.

Un Sénateur Albionien raconte a Amazan l'histoire de son païs. La femme du Milord donne un rendez-vous à Amazan, qui n'y répond que par du respect. Le Milord s'en moque, & Amazan s'en retourne en Batavie.

NOUS avons longtems marché tout nuds, quoique le climat ne soit pas chaud. Nous avons été longtems traités en esclaves par des gens venus de l'antique terre de Saturne, arrosée des eaux du Tibre. Mais nous nous sommes fait nous-mêmes beaucoup plus de maux que nous n'en avions essuyés de nos premiers vainqueurs. Un de nos Rois eut la soi-

bleſſe de ſe déclarer ſujet d'un Prince qui demeurait auſſi ſur les bords du Tibre, & qu'on appellait *le Vieux des Sept Montagnes ;* tant la deſtinée de ces Sept Montagnes a été longtems de dominer ſur une grande partie de l'Europe, habitée alors par des brutes.

Après ces tems d'aviliſſement, ſont venus des ſiecles de férocité & d'anarchie. Notre terre plus orageuſe que les mers qui l'environnent, a été ſaccagée & enſanglantée par nos diſcordes ; pluſieurs têtes couronnées ont péri par le dernier ſupplice ; plus de cent Princes du ſang des Rois ont fini leurs jours ſur l'échafaut. On a arraché le cœur à tous leurs adhérans, & on en a battu leurs joues. C'était au bourreau qu'il appartenait d'écrire l'hiſtoire de notre Ile, puiſque c'était lui qui avait terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas longtems que pour comble d'horreur, quelques perſonnes ayant été mordues par des chiens enragés, communiquerent la rage à la nation entiere. Tous les citoyens furent ou meur-

triers, ou égorgés, ou bourreaux, ou suppliciés, ou déprédateurs, ou esclaves au nom du ciel, & en cherchant le Seigneur.

Qui croirait que de cet abîme épouvantable, de ce cahos de dissentions, d'atrocités, d'ignorance & de fanatisme, il ait enfin résulté le plus parfait gouvernement qui soit aujourd'hui dans le monde. Un Roi honoré & riche, tout-puissant pour faire le bien, impuissant pour faire le mal, est à la tête d'une nation libre, guerriere, commerçante & éclairée. Les Grands d'un côté, & les Réprésentans des villes de l'autre, partagent la législation avec le Monarque. On avait vu par une fatalité singuliere, le désordre, les guerres civiles, l'anarchie & la pauvreté désoler le pays, quand les Rois affectaient le pouvoir arbitraire.

La tranquillité, la richesse, la félicité publique, n'ont régné chez nous que quand les Rois ont reconnu qu'ils n'étaient pas absolus. Tout était subverti, quand on disputait sur des choses inin-

telligibles : tout a été dans l'ordre, quand on les a méprisées. Nos flottes victorieuses portent notre gloire sur toutes les mers, & les loix mettent en sûreté nos fortunes : jamais un Juge ne peut les expliquer arbitrairement ; jamais on ne rend un arrêt qui ne soit motivé. Nous punirions comme des assassins, des Juges qui oseraient envoyer à la mort un citoyen, sans manifester les témoignages qui l'accusent, & la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui se combattent avec la plume & avec des intrigues ; mais aussi ils se réunissent toujours, quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie & la liberté. Ces deux partis veillent l'un sur l'autre ; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt sacré des loix ; ils se haissent, mais ils aiment l'Etat : ce sont des amans jaloux, qui servent à l'envi la même maîtresse.

Du même fonds d'esprit qui nous a fait connaitre & soutenir les droits de la nature humaine, nous avons porté

les ſciences au plus haut point où elles puiſſent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens qui paſſent pour de ſi grands Méchaniciens ; vos Indiens qu'on croit de ſi grands Philoſophes ; vos Babyloniens qui ſe vantent d'avoir obſervé les aſtres pendant quatre cent trente mille années ; les Grecs qui ont écrit tant de phraſes & ſi peu de choſes, ne ſavent préciſément rien, en comparaiſon de nos moindres écoliers, qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de ſecrets à la nature dans l'eſpace de cent années, que le genre humain n'en avait decouvert dans la multitude des ſiecles.

Voilà au vrai l'état où nous ſommes. Je ne vous ai caché ni le bien ni le mal, ni nos opprobres, ni notre gloire ; & je n'ai rien exagéré.

Amazan, à ce diſcours, ſe ſentit pénétré du deſir de s'inſtruire dans ces ſciences ſublimes dont on lui parlait ; & ſi ſa paſſion pour la Princeſſe de Babylone, ſon reſpect filial pour ſa mere qu'il avait quittée, & l'amour de ſa

patrie n'euſſent fortement parlé à ſon cœur déchiré, il aurait voulu paſſer ſa vie dans la ville d'Albion. Mais ce malheureux baiſer donné par ſa Princeſſe au Roi d'Egypte, ne lui laiſſait pas aſſez de liberté dans l'eſprit, pour étudier les hautes ſciences.

Je vous avoue, dit-il, que m'ayant impoſé la loi de courir le monde & de m'éviter moi-même, je ſerais curieux de voir cette antique terre de Saturne, ce peuple du Tibre & des Sept Montagnes à qui vous avez obéi autrefois; il faut ſans doute que ce ſoit le premier peuple de la terre. Je vous conſeille de faire ce voyage, lui répondit l'Albionien, pour peu que vous aimiez la muſique & la peinture. Nous allons très-ſouvent nous-mêmes porter quelquefois notre ennui vers les Sept Montagnes. Mais vous ſerez bien étonné, en voyant les deſcendans de nos vainqueurs.

Cette converſation fut longue. Quoique le bel Amazan eût la cervelle un peu attaquée; il parlait avec tant d'agrémens, ſa voix était ſi touchante,

ſon maintien ſi noble & ſi doux, que la maîtreſſe de la maiſon ne put s'empêcher de l'entretenir à ſon tour tête-à tête. Elle lui ſerra tendrement la main en lui parlant, & en le regardant avec des yeux humides & étincellans, qui portaient les deſirs dans tous les reſſorts de la vie. Elle le retint à ſouper & à coucher. Chaque inſtant, chaque parole, chaque regard enflammerent ſa paſſion.

Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vînt lui faire la cour dans ſon lit, tandis que Milord Qu'importe dormait dans le ſien. Amazan eut encore le courage de réſiſter; tant un grain de folie produit d'effets miraculeux dans une ame forte & profondément bleſſée.

Amazan, ſelon ſa coutume, fit à la Dame une réponſe reſpectueuſe, par laquelle il lui repréſentait la ſainteté de ſon ſerment, & l'obligation étroite où il était d'apprendre à la Princeſſe de Babylone à dompter ſes paſſions: après

quoi il fit atteler ſes licornes, & repartit pour la Batavie, laiſſant toute la compagnie émerveillée de lui, & la Dame du logis déſeſpérée dans l'excès de ſa douleur. Elle laiſſa trainer la lettre d'Amazan : Milord Qu'importe la lut le lendemain matin. Voilà, dit-il en levant les épaules, de bien plates niaiſeries ; & il alla chaſſer au renard avec quelques ivrognes du voiſinage.

Amazan voguait déja ſur la mer, muni d'une carte géographique, dont lui avait fait préſent le ſavant Albionien qui s'était entretenu avec lui chez le Milord Qu'importe. Il voyait avec ſurpriſe une grande partie de la terre ſur une feuille de papier.

Ses yeux & ſon imagination s'égaraient dans ce petit eſpace ; il regardait le Rhin, le Danube, les Alpes du Tirol, marqués alors par d'autres noms ; & tous les pays par où il devait paſſer, avant d'arriver à la ville des Sept Montagnes ; mais ſurtout il jettait les yeux ſur la contrée des Gangarides, ſur Babylone où il avait vu ſa chere Princeſſe,

ceſſe, & ſur le fatal pays de Baſſora, où elle avait donné un baiſer au Roi d'Egypte.

Il ſoupirait, il verſait des larmes; mais il convenait que l'Albionien qui lui avait fait préſent de l'univers en raccourci, n'avait point eu tort en diſant qu'on était mille fois plus inſtruit ſur les bords de la Tamiſe, que ſur ceux du Nil, de l'Euphrate & du Gange.

Comme il retournait en Batavie, Formoſante volait vers Albion, avec ſes deux vaiſſeaux qui cinglaient à pleines voiles. Celui d'Amazan & celui de la Princeſſe ſe croiſerent, ſe toucherent preſque: les deux amans étaient près l'un de l'autre, & ne pouvaient s'en douter. Ah! s'ils l'avaient ſu! Mais l'impérieuſe deſtinée ne le permit pas.



CHAPITRE XVIII.

Amazan traverse la Germanie, passe à Venise. Ce qu'il y remarque. Il arrive à la ville des Sept Montagnes. Ce qu'il y remarque de singulier.

SITÔT qu'Amazan fut débarqué sur le terrein égal & fangeux de la Batavie, il partit, comme une éclair, pour la ville aux Sept Montagnes Il fallut traverser la partie méridionale de la Germanie. De quatre milles en quatre milles, on trouvait un Prince & une Princesse, des filles d'honneur & des gueux. Il était étonné des coquetteries que ces dames & ces filles d'honneur lui faisaient par-tout, avec la bonne foi germanique; & il n'y répondait que par de modestes refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'embarqua sur la mer de Dalmatie, & aborda dans une ville qui ne ressemblait à rien du tout de ce qu'il avait vu juf-

qu'alors. La mer formait les rues ; les maiſons étaient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornaient cette ville, étaient couvertes d'hommes & de femmes qui avaient un double viſage, celui que la nature leur avait donné, & une face de carton mal peint, qu'ils appliquaient par-deſſus ; enſorte que la nation ſemblait compoſée de ſpectres.

Les étrangers qui venaient dans cette contrée, commençaient par acheter un viſage, comme on ſe pourvoit ailleurs de bonnets & de ſouliers. Amazan dédaigna cette mode contre nature ; il ſe préſenta tel qu'il etait. Il y avait dans la ville douze mille filles enregiſtrées dans le grand livre de la République ; filles utiles à l'Etat, chargées du commerce le plus avantageux & le plus agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyaient à grands frais & à grands riſques, des étoffes dans l'orient. Ces belles négociantes faiſaient ſans aucun riſque un trafic toujours renaiſſant de leurs attraits. Elles vinrent toutes ſe préſenter au bel Ama-

zan lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vîte, en prononçant le nom de l'incomparable Princeſſe de Babylone, & en jurant par les Dieux immortels qu'elle était plus belle que toutes les douze mille filles Vénitiennes. Sublime friponne, s'écriait-il dans ſes tranſports, je vous apprendrai à être fidele.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empeſtés, des habitans haves, décharnés & rares, couverts de vieux manteaux troués, qui laiſſaient voir leur peau ſeche & tannée, ſe préſenterent à ſes yeux, & lui annoncerent qu'il était à la porte de la ville aux Sept Montagnes, de cette ville de Héros & de Légiſlateurs, qui avaient conquis & policé une grande partie du globe.

Il s'était imaginé qu'il verrait à la Porte triomphale, cinq cent bataillons commandés par des Héros, & dans le Sénat, une aſſemblée de demi-Dieux, donnant des loix à la terre. Il trouva pour toute armée une trentaine de gredins, montant la garde avec un paraſol, de peur du ſoleil. Ayant pénétré jusqu'à

un Temple qui lui parut très-beau, mais moins que celui de Babylone, il fut assez surpris d'y entendre une musique exécutée par des hommes qui avaient des voix de femmes.

Voilà, dit-il, un plaisant pays que cette antique terre de Saturne! J'ai vu une ville où personne n'avait son visage, en voici une autre où les hommes n'ont ni leur voix, ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étaient plus hommes; qu'on les avait dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantassent plus agréablement les louanges d'une prodigieuse quantité de gens de mérite.

Amazan ne comprit rien à ce discours. Ces Messieurs le prierent de chanter; il chanta un air gangaride avec sa grace ordinaire. Sa voix était une très-belle haute-contre. Ah! *Monsignor*, lui dirent-ils, quel charmant *soprano* vous auriez! ah! si — Comment si? que prétendez-vous dire? — Ah *Monsignor*! — Eh bien — Si vous n'aviez point de barbe! Alors ils lui expliquerent très-plaisamment & avec des gestes fort comiques,

ſelon leur coutume, de quoi il était queſtion. Amazan demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, & jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaiſie.

Les ardens dont le métier était de montrer aux étrangers les curioſités de la ville, s'empreſſerent de lui faire voir des mazures, où un muletier ne voudrait pas paſſer la nuit, mais qui avaient été autrefois de dignes monumens de la grandeur d'un peuple Roi. Il vit encore des tableaux de deux cent ans, & des ſtatues de plus de vingt ſiecles, qui lui parurent des chefs-d'œuvres. — Faites-vous encore de pareils ouvrages ? Non Votre Excellence, lui répondit un des ardens; mais nous mépriſons le reſte de la terre, parce que nous conſervons ces raretés. Nous ſommes des eſpèces de fripiers, qui tirons notre gloire des vieux habits qui reſtent dans nos magaſins.

Amazan voulut voir le Palais du Prince; on l'y conduiſit. Il vit des hommes qui comptaient l'argent des revenus de l'Etat; tant d'une terre ſituée ſur le Danube, tant d'une autre ſur la Loire,

ou ſur le Guadalquivir, ou ſur la Viſtule. Oh, oh! dit Amazan, après avoir conſulté ſa carte de géographie, votre Maître poſſede donc toute l'Europe, comme ces anciens Héros des Sept Montagnes? Il doit poſſéder l'Univers entier, lui répondit un ardent; & même il a été un tems où ſes prédéceſſeurs ont approché de la Monarchie univerſelle: mais leurs ſucceſſeurs ont la bonté de ſe contenter aujourd'hui de quelque argent que les Rois leurs ſujets leur font payer en forme de tribut.

Amazan, après nombre de particularités toutes plus capables les unes que les autres de lui inſpirer le deſir de voir le Prince des Sept Montagnes, dit qu'il ſerait curieux de dîner avec lui. Votre Excellence, lui répondit l'ardent, quand vous ſeriez Roi, vous ne pourriez manger à ſa table; tout ce qu'il pourrait faire pour vous, ce ſerait de vous en faire ſervir une à côté de lui, plus petite & plus baſſe que la ſienne. Mais ſi vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audience pour

vous, moyennant la *bouana mancia*; que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le Gangaride. L'ardent s'inclina. Je vous introduirai demain, dit-il; vous ferez trois génuflexions, & vous baiſerez les pieds du Prince des Sept Montagnes. A ces mots, Amazan fit de ſi prodigieux éclats de rire, qu'il fut prêt de ſuffoquer. Il ſortit en ſe tenant les côtés, & rit aux larmes pendant tout le chemin, juſqu'à ce qu'il fut arrivé à ſon hôtellerie, où il rit encore très-longtems.

A ſon dîner il ſe préſenta vingt hommes ſans barbe, & vingt violons qui lui donnerent un concert. Il fut courtiſé le reſte de la journée par les Seigneurs les plus importans de la ville; ils lui firent des propoſitions encore plus étranges que celles de baiſer les pieds du Prince des Sept Montagnes. Comme il était extrêmement poli, il crut d'abord que ces Meſſieurs le prenaient pour une Dame; il les avertit de leur mépriſe avec l'honnêteté la plus circonſpecte. Mais étant preſſé un peu vivement par deux

ou trois des plus déterminés, il les jetta par les fenêtres, ſans croire faire un grand ſacrifice à la belle Formoſante. Il quitta au plus vîte cette ville des Maîtres du monde.

CHAPITRE XIX.

Amazan arrive à la Capitale des Gaules. Tableau de ce qu'il y remarque. Sa fidélité fait naufrage devant une fille d'affaire, dans les bras de laquelle il eſt ſurpris par Formoſante.

DE Province en Province, ayant toujours repouſſé les agaceries de toute eſpèce; toujours fidele à la Princeſſe de Babylone; toujours en colere contre le Roi d'Egypte, ce modele de conſtance parvint à la Capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avait paſſé, comme tant d'autres, par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la ſottiſe &

de la miſere. Son premier nom avait été, la boue & la crotte; enſuite elle avait pris celui d'Iſis, du culte d'Iſis parvenu juſques chez elle. Son premier Sénat avait été une compagnie de bateliers. Elle avait été longtems eſclave des Héros déprédateurs des Sept Montagnes; & après d'autres ſiecles, d'autres Héros brigands venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étaient emparés de ſon petit terrein. Le tems qui change tout, en avait fait une ville dont la moitié était très-noble & très-agréable, l'autre un peu groſſiere & ridicule; c'était l'emblême de ſes habitans.

Il y avait dans ſon enceinte environ cent mille perſonnes au moins, qui n'avaient à faire qu'à jouer & à ſe divertir. Ce peuple d'oiſifs jugeait des arts que les autres cultivaient. Ils ne ſavaient rien de ce qui ſe paſſait à la Cour, quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux. Il ſemblait qu'elle en fût à ſix cent milles au moins. La douceur de la ſociété, la gaîté, la frivolité étaient leur importante & leur unique affaire;

on les gouvernait comme des enfans à qui l'on prodigue des jouets pour les empêcher de crier. Si on leur parlait des horreurs qui avaient deux ſiecles auparavant déſolé leur patrie, & des tems épouvantables où la moitié de la nation avait maſſacré l'autre pour des ſophiſmes, ils diſaient qu'en effet cela n'était pas bien ; & puis ils ſe mettaient à rire & à chanter des vaudevilles.

Plus les oiſifs étaient polis, plaiſants & aimables, plus on obſervait un triſte contraſte entr'eux & des compagnies d'occupés, qui leur donnaient de tems en tems des ſpectacles, où le fanatiſme, les préjugés & la démence opprimaient la raiſon, & faiſaient ſouffrir l'humanité. Les oiſifs pouſſaient des cris perçans, & le lendemain ils n'y penſaient plus, & ne parlaient que de modes nouvelles.

Ce peuple avait vu écouler un ſiécle entier, pendant lequel les beaux arts s'éleverent à un degré de perfection qu'on n'aurait jamais oſé eſpérer. Les étrangers venaient alors, comme à Babylone,

admirer les grands monumens d'architecture, les prodiges des jardins, les sublimes efforts de la sculpture. Ils étaient enchantés d'une musique qui allait à l'ame, sans étonner les oreilles.

La vraie poésie, c'est-à-dire celle qui est naturelle & harmonieuse, celle qui parle au cœur autant qu'à l'esprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux siecle.

De nouveaux genres d'éloquence déployerent des beautés sublimes. Les théâtres surtout retentirent de chefs-d'œuvres, dont aucun peuple n'approcha jamais. Enfin le bon goût se répandit dans toutes les professions, au point qu'il y eut de bons écrivains, même chez les Druides.

Tant de lauriers qui avaient levé leurs têtes jusqu'aux nues, se sécherent bientôt dans une terre épuisée : il n'en resta qu'un très-petit nombre, dont les feuilles étaient d'un verd pâle & mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire & par la paresse de bien faire, par la satiété du beau & par le goût du bi-

zarre. La vanité protegea des Artiſtes, qui ramenaient les tems de la barbarie: & cette même vanité, en perſécutant les talens véritables, les força de quitter leur patrie; les frelons firent diſparaitre les abeilles.

Preſque plus de véritables arts, preſque plus de génie, le mérite conſiſtant à raiſonner à tort & à travers ſur le mérite du ſiecle paſſé. Le barbouilleur des murs d'un cabaret, critiquait ſavamment les tableaux des grands Peintres; les barbouilleurs de papiers défiguraient les ouvrages des grands Ecrivains. L'ignorance & le mauvais goût avaient d'autres barbouilleurs à leurs gages; on répétoit les mêmes choſes dans cent volumes, ſous des titres différens. Tout était ou dictionnaire, ou brochure. Un Gazetier Druide écrivait deux fois par ſemaine, les annales obſcures de quelques énerguménes ignorés de la nation, & de prodiges céleſtes opérés dans des galetas, par des gueux imbécilles.

Amazan ne ſavait rien de tout cela; & quand il l'aurait ſu, il ne s'en ſerait

guères embarrassé, n'ayant la tête remplie que de la Princesse de Babylone, du Roi d'Egypte, & de son serment inviolable de mépriser toutes les coquetteries des Dames, dans quelque pays que le chagrin conduisît ses pas.

Toute la populace légere, ignorante, & toujours poussant à l'excès cette curiosité naturelle au genre-humain, s'empressa longtems autour de ses licornes : les femmes, plus sensées, forcerent les portes de son hôtel, pour contempler sa personne.

Il témoigna d'abord à son hôte quelque desir d'aller à la Cour ; mais des oisifs de bonne compagnie, qui se trouverent-là par hazard, lui dirent que ce n'était plus la mode ; que les tems étaient bien changés ; & qu'il n'y avait plus de plaisir qu'à la ville. Il fut invité le soir même à souper, par une Dame dont l'esprit & les talens avaient plus de réputation hors de sa patrie que dedans. Il goûta peu cette Dame, & la société rassemblée chez elle ; parce que la liberté d'agir s'y vendait au prix de la liberté de pen-

ſer. Toute la ſociété n'avait qu'une ame; à l'uniſſon de laquelle il fallait qu'un arrivant montât d'abord la ſienne, pour y être bien reçu. C'eſt-là qu'on diſtribuait des privileges excluſifs d'eſprit & de réputation; mais les aſſiſtans avaient ſeuls part à ces faveurs.

Le lendemain il dîna dans une ſociété beaucoup plus voluptueuſe. Plus il fut ſatisfait des convives, plus on fut content de lui. Il ſentait ſon ame s'amolir & ſe diſſoudre, comme les aromates de ſon pays ſe fondent doucement à un feu modéré, & s'exhalent en parfums délicieux.

Après le dîner on le mena à un ſpectacle enchanteur, condamné par les Druïdes, parce qu'il leur enlevait les auditeurs dont ils étaient les plus jaloux. Ce ſpectacle était un compoſé de vers agréables; de chants délicieux, de Dames qui exprimaient les mouvemens de l'ame, & de perſpectives qui charmaient les yeux en les trompant. Ce genre de plaiſirs qui raſſemblait tant de genres, n'était connu que ſous un nom étranger:

il s'appellait *Opera ;* ce qui ſignifiait autrefois dans la langue des Sept Montagnes, travail, ſoin, occupation, induſtrie, entrepriſe, beſogne, affaire. Cette affaire l'enchanta.

Une fille ſurtout le charma par ſa voix mélodieuſe, & par les graces qui l'accompagnaient. Cette fille d'affaire, après le ſpectacle, lui fut préſentée par ſes nouveaux amis. Il lui fit préſent d'une poignée de diamants. Elle en fut ſi reconnaiſſante, qu'elle ne put le quitter le reſte du jour. Il ſoupa avec elle ; & pendant le repas, il oublia ſa ſobriété : après le repas, il oublia ſon ſerment, d'être toujours inſenſible à la beauté, & inexorable aux tendres coquetteries. Quel exemple de la faibleſſe humaine !

La belle Princeſſe de Babylone arrivait alors avec le phénix, ſa femme-de-chambre Irla, & ſes deux cent cavaliers Gangarides, montés ſur leurs licornes. Il fallut attendre aſſez longtems, pour qu'on ouvrît les portes.

Elle demanda d'abord ſi le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus ſpirituel

ſpirituel & le plus fidele était encore dans cette ville ? Les Magiſtrats virent bien qu'elle voulait parler d'Amazan. Elle ſe fit conduire à ſon hôtel ; elle entra, le cœur palpitant d'amour ; toute ſon ame était pénétrée de l'inexprimable joie de revoir enfin dans ſon amant le modele de la conſtance. Rien ne put l'empêcher d'entrer dans ſa chambre. Les rideaux étaient ouverts : elle vit le bel Amazan dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avaient tous deux un très-grand beſoin de repos.



CHAPITRE XX.

Formoſante déſeſpérée de ce qu'elle a vu, quitte les Gaules, & voudrait y être encore. Amazan, inconſolable de ſon infidélité, court après Formoſante.

FORMOSANTE jetta un cri de douleur qui retentit dans toute la maiſon, mais qui ne put éveiller ni ſon couſin, ni la fille d'affaire. Elle tomba pamée entre les bras d'Irla. Dès qu'elle eut repris ſes ſens, elle ſortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. Irla s'informa quelle était cette jeune Demoiſelle qui paſſait des heures ſi douces avec le bel Amazan. On lui dit que c'était une fille d'affaire fort complaiſante, qui joignait à ſes talens celui de chanter avec aſſez de grace. O juſte ciel! ô puiſſant Oroſmade! s'écriait la belle Princeſſe de Babylone toute en

pleurs ; par qui suis-je trahie, & pour qui ! Ainsi donc celui qui a refusé pour moi tant de Princesses, m'abandonne pour une chanteuse des Gaules ! Non, je ne pourrai survivre à cet affront.

Madame, lui dit Irla, voilà comme sont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre ; fussent-ils amoureux d'une beauté descendue du ciel, ils lui feraient, dans de certains momens, des infidélités pour une servante de cabaret.

C'en est fait, dit la Princesse, je ne le reverrai de ma vie : partons dans l'instant même, & qu'on attele mes licornes. Le phénix la conjura d'attendre au moins qu'Amazan fût réveillé, & qu'il put lui parler. Il ne le mérite pas, dit la Princesse ; vous m'offenseriez cruellement : il croirait que je vous ai prié de lui faire des reproches, & que je veux me raccommoder avec lui ; si vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure à l'injure qu'il m'a faite.

Le phénix, qui après tout devait la vie à la fille du Roi de Babylone, ne

put lui déſobéir. Elle partit avec tout ſon monde. Où allons-nous, Madame, lui demandait Irla ? Je n'en ſais rien, répondait la Princeſſe ; nous prendrons le premier chemin que nous trouverons : pourvu que je fuie Amazan pour jamais, je ſuis contente. Le phénix qui était plus ſage que Formoſante, parce qu'il était ſans paſſion, la conſolait en chemin ; il lui remontrait avec douceur, qu'il était triſte de ſe punir pour les fautes d'un autre ; qu'Amazan lui avait donné des preuves aſſez éclatantes & aſſez nombreuſes de fidélité, pour qu'elle pût lui pardonner de s'être oublié un moment ; que c'était un juſte à qui la grace d'Oroſmade avait manqué ; qu'il n'en ſerait que plus conſtant déſormais dans l'amour & dans la vertu ; que le deſir d'expier ſa faute le mettrait au-deſſus de lui-même ; qu'elle n'en ſerait que plus heureuſe ; que pluſieurs grandes Princeſſes, avant elle, avaient pardonné de ſemblables écarts, & s'en étaient bien trouvées : il lui en rapportait des exemples ; & il poſſédait tellement l'art de conter,

que le cœur de Formoſante fut enfin plus calme & plus paiſible.

Elle aurait voulu n'être point ſitôt partie : elle trouvait que ſes licornes allaient trop vîte ; mais elle n'oſait revenir ſur ſes pas : combattant entre l'envie de pardonner, & celle de montrer ſa colere, entre ſon amour & ſa vanité, elle laiſſait aller ſes licornes ; elle courait le monde, ſelon la prédiction de l'oracle de ſon pere.

Amazan, à ſon réveil, apprend l'arrivée & le départ de Formoſante & du phénix ; il apprend le déſeſpoir & le courroux de la Princeſſe ; on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais. Il ne me reſte plus, s'écria-t-il, qu'à la ſuivre & à me tuer à ſes pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oiſifs, accoururent au bruit de cette aventure ; tous lui remontrerent qu'il valait infiniment mieux demeurer avec eux ; que rien n'était comparable à la douce vie qu'ils menaient dans le ſein des arts & d'une volupté tranquille & délicate ; que pluſieurs étrangers, & des Rois

mêmes, avaient préféré ce repos ſi agréablement occupé & ſi enchanteur, à leur patrie & à leur trône ; que d'ailleurs ſa voiture était briſée, & qu'un ſellier lui en faiſait une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avait déja coupé une douzaine d'habits du dernier gris ; que les Dames les plus ſpirituelles & les plus aimables de la ville, chez qui on jouait très bien la comédie, avaient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille d'affaire, pendant ce tems-là, prenait ſon chocolat à ſa toilette, riait, chantait, & faiſait des agaceries au bel Amazan, qui s'apperçut enfin qu'elle n'avait pas le ſens d'un oiſon.

Comme la ſincérité, la cordialité, la franchiſe, ainſi que la magnanimité & le courage, compoſaient le caractere de ce grand Prince, il avait conté ſes malheurs & ſes voyages à ſes amis. Ils ſavaient qu'il était couſin iſſu de germain de la Princeſſe ; ils étaient informés du baiſer funeſte donné par elle au Roi d'Egypte. On ſe pardonne, lui dirent-ils,

ces petites frasques entre parens, sans quoi il faudrait passer sa vie dans d'éternelles querelles. Rien n'ébranla son dessein de courir après Formosante ; mais sa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de passer trois jours parmi les oisifs, dans les fêtes & dans les plaisirs. Enfin il prit congé d'eux en les embrassant, en leur faisant accepter des diamants de son pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toujours légers & frivoles, puisqu'ils n'en étaient que plus aimables & plus heureux. Les Germains, disait-il, sont les vieillards de l'Europe ; les peuples d'Albion sont les hommes faits; les habitans de la Gaule sont les enfans, & j'aime à jouer avec eux.



CHAPITRE XXI.

Amazan vole au-delà des Pyrénées. Il rencontre le phénix, qui lui raconte le malheur de Formoſante. Amazan la délivre du danger d'etre brûlée, & anéantit les brûleurs. Il ſe réconcilie avec Formoſante.

LES guides n'eurent pas de peine à ſuivre la route de Formoſante ; on ne parlait que d'elle & de ſon gros oiſeau. Tous les habitans étaient encore dans l'entouſiaſme de l'admiration. Les peuples de la Dalmatie & de la Marche d'Ancône éprouverent depuis une ſurpriſe moins délicieuſe, quand ils virent une maiſon voler dans les airs. Les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentiſſaient encore d'acclamations.

Quand Amazan fut aux pieds des Pyrénées, les Magiſtrats & les Druides du

pays lui firent danſer malgré lui un tambourin ; mais ſitôt qu'il eut franchi les Pyrénées, il ne vit plus de gaîté & de joie. S'il entendit quelques chanſons de loin à loin, elles étaient toutes ſur un ton triſte. Les habitans marchaient gravement, avec des grains enfilés, & un poignard à leur ceinture. La nation, vêtue de noir, ſemblait être en deuil. Si les domeſtiques d'Amazan interrogeaient les paſſans, ceux-ci répondaient par ſignes ; Si on entrait dans une hôtellerie, le maître de la maiſon apprenait aux gens, en trois paroles, qu'il n'y avait rien dans la maiſon, & qu'on pouvait envoyer chercher à quelques milles les choſes dont on avait un beſoin preſſant. Quand on demandait à ces ſilentiaires, s'ils avaient vu paſſer la belle Princeſſe de Babylone, ils répondaient avec moins de briéveté : Nous l'avons vue, elle n'eſt pas ſi belle, il n'y a de beau que les teints bazannés ; elle étale une gorge d'albatre, qui eſt la choſe du monde la plus degoûtante, & qu'on ne connait preſque point dans nos climats.

Amazan avançait près la Province arrosée du Bétis. Il ne s'était pas écoulé plus de douze mille années, depuis que ce pays avait été découvert par les Tyriens, vers le même tems qu'ils firent la découverte de la grande Ile Atlantide, submergée quelques siecles après. Les Tyriens cultivérent la Bétique, que les naturels du pays laissaient en friche, prétendant qu'ils ne devaient se mêler de rien, & que c'était aux Gaulois leurs voisins, à venir cultiver leurs terres.

Les Tyriens avaient amené avec eux des Palestins, qui dès ce tems-là couraient dans tous les climats, pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Palestins, en prêtant sur gages à cinquante pour cent, avaient attiré à eux presque toutes les richesses du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Palestins étaient sorciers; & tous ceux qui étaient accusés de magie, étaient brûlés sans miséricorde par une compagnie de Druides, qu'on appellait les *Rechercheurs* ou les *Antropokaies*. Ces Prêtres les revêtaient d'abord d'un ha-

bit de masque, s'emparaient de leurs biens, & récitaient dévotement les propres prieres des Palestins, tandis qu'on les cuisait à petit feu *por l'amor de Dios.*

La Princesse de Babylone avait mis pied à terre dans la ville qu'on appella depuis *Sevilla.* Son dessein était de s'embarquer sur le Bétis, pour retourner par Tyr à Babylone, revoir le Roi Belus son pere, & oublier, si elle pouvait, son fidele amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux Palestins, qui faisaient toutes les affaires de la Cour. Ils devaient lui fournir trois vaisseaux. Le phénix fit avec eux tous les arrangemens nécessaires; & convint du prix, après avoir un peu disputé.

L'hôtesse était fort dévote; & son mari, non moins dévot, était familier; c'est-à-dire, associé des Druides Rechercheurs Antropokaies. Il ne manqua pas de les avertir qu'il avait dans sa maison une sorciere & deux Palestins, qui faisaient un pacte avec le diable, déguisé en gros oiseau doré. Les Rechercheurs apprenant que la Dame avait une pro-

digieuſe quantité de diamants, la jugerent incontinent ſorciere : ils attendirent la nuit pour renfermer les deux cent cavaliers, & les licornes qui dormaient dans de vaſtes écuries ; car les Rechercheurs ſont poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils ſe ſaiſirent de la Princeſſe & d'Irla ; mais ils ne purent prendre le phénix, qui s'envola à tire d'aîle : il ſe doutait bien qu'il trouverait Amazan ſur le chemin des Gaules à Sevilla.

Il le rencontra ſur les frontieres de la Bétique, & lui apprit le déſaſtre de la Princeſſe. Amazan ne put parler ; il était trop ſaiſi, trop en fureur. Il s'arme d'une cuiraſſe d'acier damaſquinée d'or, d'une lance de douze pieds, de deux javelots, & d'une épée tranchante, appellée *la fulminante*, qui pouvait fendre d'un ſeul coup des arbres, des rochers & des Druides ; il couvre ſa belle tête d'un caſque d'or ombragé de plumes de Héron & d'Autruches. C'était l'ancienne armure de *Magog*, dont ſa ſœur Aldée lui avait fait préſent dans ſon voyage en

Scythie. Le peu de ſuivans qui l'accompagnaient, montent chacun ſur ſa licorne.

Amazan, en embraſſant ſon cher phénix, ne lui dit que ces triſtes paroles: Je ſuis coupable; ſi je n'avais pas couché avec une fille d'affaire dans la ville des oiſifs, la belle princeſſe de Babylone ne ſerait pas dans cet état épouvantable; courons aux Antropokaies. Il entre bientôt dans Sevilla: quinze cent Alguazils gardaient les portes de l'enclos où les deux cent Gangarides & leurs licornes étaient renfermés, ſans avoir à manger. Tout était préparé pour le ſacrifice qu'on allait faire de la Princeſſe de Babylone, de ſa femme-de-chambre Irla, & des deux riches Paleſtins.

Le grand Antropokaie, entouré de ſes petits Antropokaies, était déja ſur ſon tribunal ſacré; une foule de Sévillois portant des petites boules enfilées à leurs ceintures, joignaient les deux mains ſans dire un mot; & l'on amenait la belle Princeſſe, Irla, & les deux Paleſ-

tins, les mains liées derriere le dos, & vêtus d'un habit de maſque.

Le phénix entre par une lucarne dans la priſon où les Gangarides commençaient déja à enfoncer les portes. L'invincible Amazan les briſait en dehors. Ils ſortent tous armés, tous ſur leurs licornes : Amazan ſe met à leur tête. Il n'eut pas de peine à renverſer les Alguazils, les Familiers, les Prêtres Antropokaies. Chaque licorne en perçait des douzaines à la fois. La ſulminante d'Amazan coupait en deux tous ceux qu'il rencontrait ; le peuple fuyait en manteau noir & en fraize ſale, toujours tenant à la main ſes grains bénis *por l'amor de Dios*.

Amazan ſaiſit de ſa main le grand Rechercheur ſur ſon tribunal, & le jette ſur le bucher qui était préparé à quarante pas ; il y jetta auſſi les autres petits Rechercheurs l'un après l'autre. Il ſe proſterne enſuite aux pieds de Formoſante. Ah ! que vous êtes aimable, dit-elle ; & que je vous adorerais, ſi vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille d'affaire.

Tandis qu'Amazan faiſait ſa paix avec la Princeſſe ; tandis que ſes Gangarides entaſſaient dans le bucher les corps de tous les Antropokaies, & que les flâmes s'élevaient juſqu'aux nues, Amazan vit de loin comme une armée qui venait a lui.

Un vieux Monarque, la couronne en tête, s'avançait ſur un char traîné par huit mules attélées avec des cordes : cent autres chars ſuivaient. Ils étaient accompagnés de graves perſonnages en manteaux noirs & en fraize, montés ſur de très-beaux chevaux. Une multitude de gens à pied ſuivaient en cheveux gras & en ſilence.

D'abord Amazan fit ranger autour de lui ſes Gangarides, & s'avança la lance en arrêt. Dès que le Roi l'apperçut, il ôta ſa couronne, deſcendit de ſon char, embraſſa l'étrier d'Amazan, & lui dit : Homme envoyé de Dieu, vous êtes le vengeur du genre-humain, le libérateur de ma patrie, mon protecteur.

Ces monſtres ſacrés dont vous avez purgé la terre, étaient mes maîtres au

nom du Vieux des Sept Montagnes. J'étais forcé de souffrir leur puissance criminelle. Mon peuple m'aurait abandonné, si j'avais voulu seulement modérer leurs abominables atrocités. D'aujourd'hui je respire, je regne, & je vous le dois.

Ensuite il baisa respectueusement la main de Formosante, & la supplia de vouloir bien monter avec Amazan, Irla & le phénix, dans son carrosse à huit mules. Les deux Palestins, banquiers de la Cour, encore prosternés à terre de frayeur & de reconnaissance, se releverent; & la troupe des licornes suivit le Roi de la Bétique dans son Palais.

Comme la dignité d'un peuple grave exigeait que ses mules allassent au petit pas, Amazan & Formosante eurent le tems de lui conter leurs aventures. Il entretint aussi le phénix, il l'admira & le baisa cent fois. Il comprit combien les peuples d'occident, qui mangeaient les animaux, & qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorans, brutaux & barbares; que les seuls Gangarides avaient conservé la nature & la dignité primi-

tive

tive de l'homme ; mais il convenait surtout que les plus barbares des mortels étaient ces Rechercheurs Antropokaies, dont Amazan venait de purger le monde. Il ne cessait de le bénir & de le remercier.

La belle Formosante oubliait déja l'aventure de la fille d'affaire, & n'avait l'ame remplie que de la valeur du Héros qui lui avait sauvé la vie. Amazan instruit de l'innocence du baiser donné au Roi d'Egypte, & de la résurrection du phénix, goutait une joie pure, & était enivré du plus violent amour.



CHAPITRE XXII.

Les deux amans prennent le parti de retourner à Babylone. Le Roi de la Bétique leur donne des troupes pour les accompagner. Ils arrivent à Tyr, & passent en Egypte. Le Roi d'Etiopie leur donne des fêtes, & devient amoureux de Formosante. Amazan punit ce Souverain, & épouse Formosante à Babylone.

ON dîna au Palais, & on y fit assez mauvaise chere. Les cuisiniers de la Bétique étaient les plus mauvais de l'Europe. Amazan conseilla d'en faire venir des Gaules. Les Musiciens du Roi exécuterent pendant le repas cet air célebre qu'on appella dans la suite des siecles, *les Folies d'Espagne.* Après le repas, on parla d'affaires.

Le Roi demanda au bel Amazan, à la belle Formosante, & au beau phénix, ce qu'ils prétendaient devenir. Pour moi, dit Amazan, mon intention est de retourner à Babylone, dont je suis l'héritier présomptif, & de demander à mon oncle Belus, ma cousine issue de germaine, l'incomparable Formosante, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon dessein, dit la Princesse, est assurément de ne jamais me séparer de mon cousin issu de germain ; mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du Roi mon pere ; d'autant plus qu'il ne m'a donné permission que d'aller en pélérinage à Bassora, & que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le phénix, je suivrai par-tout ces deux tendres amans.

Vous avez raison, dit le Roi de la Bétique ; mais le retour à Babylone n'est pas si aisé que vous le pensez. Je sais tous les jours des nouvelles de ce pays-là, par les vaisseaux Tyriens, & par mes banquiers Palestins, qui sont en

correſpondance avec tous les peuples de la terre.

Tout eſt en armes vers l'Euphrate & le Nil. Le Roi de Scythie redemande l'héritage de ſa femme, à la tête de trois cent mille guerriers tous à cheval. Le Roi d'Egypte & le Roi des Indes déſolent auſſi les bords du Tigre & de l'Euphrate, chacun à la tête de trois cent mille hommes, pour ſe venger de ce qu'on s'eſt moqué d'eux. Pendant que le Roi d'Egypte eſt hors de ſon pays, ſon ennemi le Roi d'Ethyopie, ravage l'Egypte avec trois cent mille hommes ſur pied, pour ſe défendre.

Je vous avoue, continue le Roi, que lorſque j'entends parler de ces prodigieuſes armées que l'Orient vomit de ſon ſein, & de leur étonnante magnificence; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille ſoldats, qu'il eſt ſi difficile de vêtir & de nourrir, je ſuis tenté de croire que l'Orient a été fait bien longtems avant l'Occident. Il ſemble que nous ſoyons ſortis avant-hier du cahos, & hier de la barbarie.

Sire, dit Amazan, les derniers venus l'emportent quelquefois ſur ceux qui ſont entrés les premiers dans la carriere. On penſe dans mon pays, que l'homme eſt originaire de l'Inde; mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le Roi de la Bétique au phénix, qu'en penſez-vous? Sire, répondit le phénix, je ſuis encore trop jeune, pour être inſtruit de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ ving-ſept mille ans; mais mon pere qui avait vécu cinq fois cet âge, me diſait qu'il avait appris de ſon pere que les contrées de l'Orient avaient toujours été plus peuplées & plus riches que les autres. Il tenait de ſes ancêtres, que les générations de tous les animaux avaient commencé ſur les bords du Gange.

Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmottes des Alpes, & les loups de la Gaule, viennent de mon pays; de même que je ne crois pas que les ſapins & les chênes

de vos contrées deſcendent des palmiers & des cocotiers des Indes.

Mais d'où venons-nous donc ? dit le Roi. Je n'en ſais rien, dit le phénix : je voudrais ſeulement ſavoir où la belle Princeſſe de Babylone, & mon cher ami Amazan pourront aller. Je doute fort, repartit le Roi, qu'avec ſes deux cent licornes il ſoit en état de percer à travers tant d'armées de trois cent mille hommes chacune. Pourquoi non, dit Amazan.

Le Roi de la Bétique ſentit le ſublime du pourquoi non ; mais il crut que le ſublime ſeul ne ſuffiſait pas contre des armées innombrables. Je vous conſeille, dit-il, d'aller trouver le Roi d'Ethyopie : je ſuis en relation avec ce Prince noir, par le moyen de mes Paleſtins. Je vous donnerai des lettres pour lui. Puiſqu'il eſt l'ennemi du Roi d'Egypte, il ſera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille hommes très-ſobres & très-braves. Il ne tiendra qu'à vous d'en engager

autant chez les peuples qui demeurent, ou plutôt qui sautent au pied des Pirénées, & qu'on appelle *Vasques* ou *Vascons*. Envoyez un de vos guerriers sur une licorne, avec quelques diamans; il n'y a point de Vascon qui ne quitte le castel, c'est-à-dire, la chaumiere de son pere, pour vous servir. Ils sont infatigables, courageux & plaisans; vous en serez très-satisfait. En attendant qu'ils soient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, & nous vous préparerons des vaisseaux. Je ne puis trop reconnaître le service que vous m'avez rendu.

Amazan jouissait du bonheur d'avoir retrouvé Formosante, & de goûter en paix dans sa conversation, tous les charmes de l'amour réconcilié, qui valent presque ceux de l'amour naissant.

Bientôt une troupe fiere & joyeuse de Vascons arriva en dansant un tambourin; l'autre troupe fiere & sérieuse de Bétiquois était prête. Le vieux Roi tanné embrassa tendrement les deux amans. Il fit charger leurs vaisseaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs,

d'oignons, de moutons, de poules, de farine & de beaucoup d ail, en leur souhaitant une heureuse traversée, un amour constant & des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que tant de siecles après, la Phénicienne Didon, sœur d'un Pigmalion, épouse d'un Sichée, ayant quitté cette ville de Tyr, vint fonder la superbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en lanieres, selon le témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité, lesquels n'ont jamais conté de fables, & selon les Professeurs qui ont écrit pour les petits garçons; quoiqu'après tout, il n'y ait jamais eu personne à Tyr qui se soit appellé Pigmalion, ou Didon, ou Sichée, qui sont des noms entierement grecs; & quoiqu'enfin, il n'y eut point de Roi à Tyr en ces tems-là.

La superbe Carthage n'était point encore un port de mer; il n'y avait là que quelques Numides, qui faisaient sécher des poissons au soleil. On cotoya la Bizance & les Syrthes, les bords fertiles où furent depuis Cyrene & la grande Chersonese.

Enfin on arriva vers la premiere embouchure du fleuve ſacré du Nil. C'eſt à l'extrémité de cette terre fertile, que le port de Canope recevait déja les vaiſſeaux de toutes les nations commerçantes, ſans qu'on ſût ſi le Dieu Canope avait fondé le port, ou ſi les humains avaient fabriqué le Dieu, ni ſi l'étoile Canope avait donné ſon nom à la ville, ou ſi la ville avait donné le ſien à l'étoile : tout ce qu'on en ſavait, c'eſt que la ville & l'étoile étaient fort anciennes, & c'eſt tout ce qu'on peut ſavoir de l'origine des choſes, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Ce fut-là que le Roi d'Ethyopie, ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible Amazan & l'adorable Formoſante. Il prit l'un pour le Dieu des combats, & l'autre pour la Déeſſe de la beauté. Amazan lui préſenta la lettre de recommandation du Roi d'Eſpagne. Le Roi d'Ethyopie donna d'abord des fêtes admirables, ſuivant la coutume indiſpenſable des tems héroïques ; enſuite on parla d'aller exterminer les trois cent

mille hommes du Roi d'Egypte, les trois cent mille de l'Empereur des Indes, & les trois cent mille du Grand Kan des Scythes, qui aſſiégeaient l'immenſe, l'orgueilleuſe, la voluptueuſe ville de Babylone.

Les deux mille Eſpagnols qu'Amazan avait amenés avec lui, dirent qu'ils n'avaient que faire du Roi d'Ethyopie pour ſecourir Babylone ; que c'était aſſez que leur Roi leur eût ordonné d'aller la délivrer ; qu'il ſuffiſait d'eux pour cette expédition.

Les Vaſcons dirent qu'ils en avaient bien fait d'autres ; qu'ils battraient tous ſeuls les Egyptiens, les Indiens & les Scythes ; & qu'ils ne voulaient marcher avec les Eſpagnols, qu'à condition que ceux-ci ſeraient à l'arriere-garde.

Les deux cent Gangarides ſe mirent à rire des prétentions de leurs alliés, & ils ſoutinrent qu'avec cent licornes ſeulement, ils feraient fuir tous les Rois de la terre. La belle Formoſante les appaiſa par ſa prudence & par ſes diſcours enchanteurs. Amazan préſenta au Monar-

que noir ses Gangarides, ses licornes, les Espagnols, les Vascons, & son bel oiseau.

Tout fut bientôt prêt pour marcher par Memphis, par Héliopolis, par Arsinoé, par Pitra, par Artémite, par Sora, par Apamée, pour aller attaquer les trois Rois, & pour faire cette guerre mémorable, devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont fait depuis, n'ont été que des combats de cocqs & de cailles.

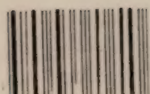
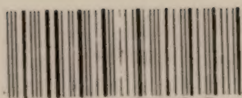
Chacun sait comment le Roi d'Ethyopie devint amoureux de la belle Formosante, & comment il la surprit au lit, lorsqu'un doux sommeil fermait ses longues paupieres.

On se souvient qu'Amazan témoin de ce spectacle, crut voir le jour & la nuit causant ensemble. On n'ignore pas qu'Amazan indigné de l'affront, tira soudain sa fulminante; qu'il coupa la tête perverse du Negre insolent, & qu'il chassa tous les Ethyopiens d'Egypte. Ces prodiges ne sont-ils pas écrits dans le livre des chroniques d'Egypte? La renommée

a publié de ſes cent bouches les victoires qu'il remporta ſur les trois Rois avec ſes Eſpagnols, ſes Vaſcons & ſes licornes. Il rendit la belle Formoſante à ſon pere. Il délivra toute la ſuite de ſa maîtreſſe, que le Roi d'Egypte avait réduit en eſclavage. Le Grand Kan des Scythes ſe déclara ſon vaſſal, & ſon mariage avec la Princeſſe Aldée fut confirmé.

L'invincible & généreux Amazan, reconnu pour héritier du Royaume de Babylone, entra dans la ville en triomphe avec le phénix, en préſence de cent Rois tributaires. La fête de ſon mariage ſurpaſſa en tout celle que le Roi Belus avait donnée. On ſervit à table le bœuf Apis roti. Le Roi d'Egypte & celui des Indes donnerent à boire aux deux époux; & leurs nôces furent célébrées par cinq cents grands Poëtes de Babylone.

FIN.




GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart